

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



45<sup>e</sup> Année. N° 721.

4 Février 1871

## L. GAMBETTA

Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur les actes de notre ministre de l'intérieur et de la guerre auprès de la délégation de Tours, car ces actes nous les connaissons à peine, et les dernières nouvelles de province sont tellement contradictoires, en ce qui le concerne, que de toute façon il vaut mieux s'abstenir. Ce que nous savons, c'est que pendant plusieurs mois Paris, confiant dans le souffle patriotique dont il avait animé, disait-on, la province, rendant justice à son infatigable énergie, excusant ses mesures presque dictatoriales pour le salut de la patrie, Paris, suspendu aux dépêches que lui seul adressait, Paris, partageant pour ainsi dire avec lui cette sainte folie de la défense, dont il s'était fait l'expression au dehors, et s'appuyant sur de premiers succès, a été bien près de voir en lui un sauveur.

Soit que, vu la fougue patriotique qui animait notre jeune ministre, il ait dépassé les bornes de l'autorité dont il était investi;



SOTAIN-TOURFAUT. SC.

BOCOURT.

M. LÉON GAMBETTA

ministre de l'intérieur et de la guerre près de la délégation de Tours et Bordeaux. (Photog. Liebert.)

soit que, vu son grand désir de vaincre et de vaincre vite, il se soit cru autorisé, comme ministre de la guerre, à prendre imprudemment le commandement en chef de nos armées, les échos qui nous viennent de province semblent assumer sur sa tête de graves responsabilités. Encore une fois, attendons pour juger. Trahi par ses propres forces, ou trahi par le sort, qui nous est si funeste depuis six mois, M. Gambetta n'en reste pas moins une grande figure de l'histoire liée à la grande catastrophe dont le dénouement se prépare à Bordeaux.

Né en Provence, sous ce soleil de feu dont il a toute la fougue méridionale, Léon Gambetta se révéla à Paris dans le fameux procès Baudin où son éloquence vigoureuse commença à s'affirmer librement.

Ses discours et son attitude au Corps législatif, où il siégeait en qualité de député de Paris, l'avaient désigné d'avance au choix du gouvernement de la défense qui inaugurerait la République du 4 septembre.

E. H.



## COURRIER DE PARIS

Nous aimons l'ordre, nous aimons la paix et nous sommes avant tout animés de l'esprit de conciliation, mais ne disons donc point dans ce journal paisible tous les sentiments que nous inspire ce qu'on appelle la *Convention* qui met fin à la résistance de Paris.

La plus grande faute à notre sens, faute irrémédiable, impardonnable et que l'histoire n'expliquera jamais, c'est celle de ne pas s'être rendu compte de ce qu'on possédait de vivres, on eût dû chaque jour savoir de combien se diminuaient nos chances de résistance et quand nous nous serions vus réduits à la famine dans un délai donné, quand les armes seraient tombées de nos mains nous aurions succombé comme des soldats.

Nous aurions mieux aimé défilé drapeau déployé, tambours battants devant ces vainqueurs sans générosité, on eût fait de nous ce qu'on fait des vaincus et nous pourrions lever la tête et porter haut le front.

On a amoindri cette belle résistance de la grande ville, on en a diminué l'effet moral et nous ne savons plus aujourd'hui si nous avons droit, je ne dis pas à l'admiration, mais au moins à la considération du monde.

Nous avons le cœur déchiré, jamais le mot de *Patrie* n'a eu pour nous une signification plus cruelle. Comme nous l'aimons cette pauvre France foulée par l'étranger, pressurée, vaincue, humiliée!

Les larmes qui baignent notre visage n'effaceront pas le stigmate que cette douteuse capitulation nous imprime, pas un Français ne pourra comprimer les battements de son cœur, et si Paris n'avait pas manifesté par ses tressaillements la tristesse qui s'emparait de la ville, c'était à désespérer du nom français.

\*\*

Quand on est venu nous dire tout d'abord « l'ennemi n'entre pas dans Paris, il vous rend justice, il reconnaît que votre grande ville a fait son devoir jusqu'au bout et qu'elle succombe dignement quand son arme est brisée dans sa main » — nous l'avons cru, parce que de tels sentiments sont ceux qui nous animeraient nous-mêmes si les positions étaient interverties; mais quand paraît à l'*Officiel* la déclaration exacte, précise, nous voyons qu'il n'y a peut-être là qu'une restriction hypocrite.

« Pendant la durée de l'armistice, l'armée allemande n'entrera pas dans la ville de Paris. »

C'était un piège qu'on nous tendait et nous avons donné dans ce panneau comme déjà nous avions donné dans tant d'autres.

Le malheur est consommé, la France est livrée pieds et poings liés, il n'y a plus à revenir sur une aussi triste solution et un seul mot part de toutes les lèvres, une seule idée se fait jour : « nous allons recommencer la France. »

Où nous la recommencerons, où nous reprendrons le rang que nous avons dans le monde, mais avant, il nous faudra moraliser ce malheureux pays et faire des hommes. Nous avons caressé ce rêve d'être le pays de l'intelligence et de ne jamais être le pays de la force; nous voulions faire des penseurs, et non des soldats, nous avons cru que les idées de justice, d'humanité, de concorde, primeraient toutes les autres, nous nous sommes trompés.

Une nouvelle philosophie gouverne le monde, on intronise la force, on sacre la violence, on couronne le succès à tout prix; il faut encore des soldats, rien que des soldats, il faut fondre des canons, construire des redoutes, dessiner des plans de fortification. C'est horrible, le monde recule de cent ans, l'humanité marche à reculons, le progrès se voile la face, l'idée s'éteint, les arts jettent à terre le divin flambeau qui éclairait le monde, la boussole des sciences est affolée.

Allons, le sac au dos, le fusil au poing! Les armes ont le pas sur la toge, le monde se fait soldat, d'un pôle à l'autre pôle on se soupçonne, on se

surveille, on s'espionne, M. Krüpp est plus grand que Copernic et que Goethe, Chassepot est supérieur à Papin, Remington et Martini surpassent Raphaël et Le Tasse.

\*\*

On n'a point dit assez la part des marins dans la défense de Paris, et le public, tout en éprouvant pour eux une grande estime et une admiration véritable, ne sait pas encore tout ce qu'ils ont fait pour notre honneur.

Paris est immense. Il suffit que le vent souffle et emporte vers le Nord ou vers le Midi les bruits du canon pour qu'il oublie qu'on l'assiège. Mais nous avons eu l'honneur, pendant ces quatre mois, d'être à toute heure du jour le témoin de cette lutte acharnée, de cet incessant combat, de cette vigilance qui n'a jamais désarmé.

D'autres diront ce qu'ils ont vu dans les forts de Saint-Denis et du Mont-Valérien, (nos fonctions nous appelaient surtout dans les forts de l'Est et du Sud), et quand a sonné la dernière heure, celle du bombardement à outrance, chacune des garnisons a été d'un héroïsme qui aurait touché un ennemi plus généreux.

Quand le premier obus lancé par les Krüpp des batteries du Raincy entra dans le fort de Rosny et rasait la fenêtre de la caserne, nous occupions la chambre de l'angle; le second, perçant le mur mitoyen du nôtre, chassait notre voisin, et bientôt après, pendant plusieurs jours de suite, sous une pluie de projectiles qui semaient la mort, nous avions devant les yeux le spectacle de ce constant dévouement des marins qui forment la garnison des forts. Nous ne dirons jamais assez quelle solidité, quelle discipline, quel calme dans le danger, quelle abnégation de toute heure, quel dévouement, sans compensation autre que celle du devoir accompli, ils ont tous déployés pendant le siège.

L'amiral Saisset à Rosny, à Noisy, à Nogent; l'amiral Pothuaux à Ivry, à Bicêtre, à Montrouge; La Roncière à Saint-Denis, ont fait l'admiration de tous, et dans chacun des forts que nous avons nommés, sans vouloir faire à l'un une part plus large qu'à l'autre, on a bien mérité de la patrie.

Qu'ils s'appellent Mallet, Krantz, Fournier ou Amet, les commandants ont été quatre mois sur la brèche, toujours l'œil au guet, toujours dévoués prêts à l'attaque ou à la défensive; jamais un seul de leurs hommes n'a désespéré de son pays ou faibli dans l'exercice de son devoir. Qu'ils aient servi en fantassin comme avec le capitaine Salmon, qu'on les ait lancés à l'attaque d'un village barricadé comme au Bourget, ou que, canonniers intrépides, ils aient riposté à des batteries d'une puissance supérieure aux leurs, ils ont toujours été à la hauteur de leur mission et ont égalé en discipline cette rude armée qui les attaquait.

Issy et Vanves, criblés, ont réparé, la nuit, le dommage qu'on leur causait pendant le jour. Montrouge a été au-dessus de tout éloge; on ne comptait plus le nombre de batteries qui vomissaient le feu pour le réduire et cribler ses bastions, et ses canons ripostaient toujours; ils n'ont jamais désarmé.

Qui a vu, comme nous l'avons vu nous-même, les dépêches qu'à chaque heure de la journée les combattants échangeaient avec leurs chefs, peut seul juger du degré d'héroïsme de cette résistance.

Quel exemple et quel enseignement! Il y a quelque chose de grand, de noble et de digne dans cette résistance-là, et le jour où il a dû rendre son fort, un homme comme le commandant Amet a dû avoir le cœur aussi déchiré que le jour où l'amiral Saisset apprenait que son fils était mort à l'ennemi.

Nous sommes peu de chose, mais nous voulons payer ici un tribut d'admiration et de gratitude à ces marins, nos frères dans la résistance, notre exemple et l'objet de notre envie, à ces soldats errants venus des quatre points cardinaux pour sauver la nef en péril de la ville de Paris, nef symbolique qui devait flotter sans jamais sombrer et que tout leur dévouement, tout leur courage et leur héroïsme n'a pu préserver du naufrage.

Désormais le souvenir des marins est lié intime-

ment à la ville de Paris, et l'histoire dira que si les forces humaines avaient pu nous sauver du désastre, nous n'eussions point succombé.

\*\*

La remise des forts, cette douloureuse opération, s'est faite dans les conditions déterminées par la convention.

Le fort du Mont-Valérien a été remis par le capitaine Gonze, de l'état-major général du commandant en chef. Le général Noël, qui a bravement défendu cette importante position pendant toute la durée du siège, était dans un état d'exaltation que nous comprenons et que nous partageons, — car sur ce point nous pouvons dire que nous ne désarmons point et dévorons silencieusement notre honte.

Le capitaine Gonze était chargé d'aller chercher la colonne prussienne sur la route de Rueil; il l'attendit d'abord au rond-point de Nanterre, puis se rendit au-devant d'elle. Quelques francs-tireurs, accompagnés d'un officier, n'acceptaient point de gaieté de cœur cette cruelle extrémité; ils avaient conservé leurs armes et se portaient au-devant de l'ennemi, malgré les conseils de leurs chefs et les observations du délégué.

Bientôt la colonne s'avança; elle se composait d'un très-fort détachement de l'armée prussienne (5<sup>e</sup> corps). Un officier de l'état-major général du comte de Moltke voulait se rendre compte par lui-même de la façon dont se passerait la remise; bientôt un général aide-de-camp du roi se présenta à son tour; il paraît que le Mont-Valérien était l'objet de la convoitise et de la curiosité des Prussiens, car un nombre relativement considérable d'officiers supérieurs du parti ennemi accompagnaient la colonne.

La remise a été aussi sommaire que possible; on comprend que notre état-major général n'avait nullement l'intention de s'appesantir sur cette pénible formalité.

Un instant après, Suresnes et Puteaux, jusqu'à la ligne de démarcation consentie par les deux partis étaient occupés par l'ennemi, c'est ainsi que la maison du célèbre faiseur de robes couturées pour dames, Worth et Behberg était déjà occupée par des officiers supérieurs qui avaient jeté leur dévolu sur ce cottage pourvu de nombreuses écuries et remises qui font de ce lieu de plaisance un quartier commode pour un état-major particulier.

\*\*

Le fort de Vanves a été rendu par un jeune lieutenant d'état-major, M. Bouchez, c'est aux Bava-rois de Châtillon que ce fort si héroïquement défendu a été livré. La colonne s'avancait sur la route stratégique, marquant le pas avec la régularité allemande. Une petite avant-garde tenait la tête, commandée par un officier; un simple mouvement de conversion a fait entrer cette petite force dans le poste de la poterne, et le reste de la garnison a pris silencieusement possession du fort ruiné, à moitié démoli par les batteries ennemies. Pas un soldat ennemi ne levait la tête; c'est avec une régularité automatique que ce mouvement s'est accompli.

Au dire de l'officier qui commandait le détachement, les batteries de Châtillon ont beaucoup souffert de notre feu, et aucun officier ennemi ne songe à dissimuler l'admiration que cause à toute l'armée assiégeante la défense des forts.

A Montrouge, où le sacrifice était peut-être plus douloureux, s'il est possible, à cause de la résistance de ce fort, c'est le lieutenant de vaisseau Benoist d'Azy, aide-de-camp de l'amiral Pothuaux, qui a été chargé de surveiller l'opération. Quelques hommes encore armés se tenaient aux avant-postes de Vitry où le brave colonel Roger du Nord avait fait opérer le mouvement en ce qui concernait son service. C'est alors que l'amiral Pothuaux a fait dire à l'ennemi que, quoique l'heure prescrite fut accomplie, il lui conseillait de suspendre pour un instant l'occupation, parce qu'il ne pouvait pas, dans les circonstances actuelles répondre de ses troupes encore armées.

On a vu dans la journée les marins se répandre



dans la ville, comme à la suite d'un voyage au long cours ils descendent à terre à Brest, à Toulon ou à Cherbourg. Tous étaient émus, nous devons le dire, mais ce n'est pas nous qui nous sentons le courage de les blâmer; jamais jour ne fut plus cruel pour eux, jamais ils n'éprouvèrent plus profondément l'envie de s'étourdir.

Et de fait il faut reconnaître que les marins ont vécu dans les forts comme ils auraient vécu à bord d'un bâtiment en station dans les mers de la Chine. Tel ou tel capitaine de vaisseau, afin de conserver cette admirable discipline qui caractérise l'armée de mer, a poussé la conscience jusqu'à ne jamais permettre à un seul de ses hommes de venir à Paris pendant le siège. Aussi les marins disaient-ils d'un camarade appelé par un ordre à venir à Paris: « Un tel est allé à terre ».

\*\*

La mission de M. Jules Favre et du général de Valdan, à Versailles, fournirait une page bien curieuse de l'histoire anecdotique de la diplomatie.

On sent bien que le récit de ces transactions n'appartient qu'aux personnages qui en ont été chargés, cependant quelques bribes de ces récits sont parvenues jusqu'à nous, et méritent d'être fixées quelque part.

Les envoyés du Gouvernement de la défense nationale représentant, l'un le Gouvernement lui-même, l'autre l'armée de Paris, sont arrivés à Versailles le matin du vendredi, vers dix heures et demie, sans autre escorte que celle d'un officier d'état-major. Ils ont pris la route de Sèvres en traversant la Seine en bateau; la route est libre, deux barricades seulement sont élevées à l'entrée, mais jusqu'à Versailles aucun obstacle ne barre le passage.

C'est par erreur qu'on a avancé que la ville de Versailles était entourée d'une enceinte continue de fortifications, aucun obstacle sérieux n'a arrêté la marche de ces messieurs. A leur entrée dans Versailles, dès qu'ils ont vu M. Jules Favre, dont ils épiaient la voiture, et dès qu'ils ont aperçu l'uniforme français, les habitants de Versailles se sont pressés sur la route en envoyant des baisers aux négociateurs.

Versailles était morne, plus silencieux, plus glacial que jamais. Les envoyés ont été présentés le matin même et ont accepté le déjeuner qui leur était offert, et bientôt ils se sont mis en relation avec le comte de Bismark, puis l'heure est venue de travailler avec M. de Moltke.

C'est alors qu'a commencé le rôle du général de Valdan, qui, pied à pied, article par article, a dû défendre les intérêts de l'armée. M. de Moltke, à chaque objection poussée à fond répondait par une objection tout aussi énergique, et s'abritait parfois derrière la volonté du Roi.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails d'une entrevue qui, on le sait, doit rester secrète et sera peut-être un jour dévoilée dans des mémoires particuliers par ceux qui en furent les acteurs. Il paraît cependant que le général de Valdan ne put s'empêcher de dire au chef d'état-major général des armées allemandes que l'histoire ne lui pardonnerait pas le bombardement de Paris.

M. de Moltke se retrancha pour répondre derrière des objections d'un ordre tout politique. — Il fallait bien en finir, le siège avait été trop long, qui veut la fin veut les moyens. — Il dut entendre de la bouche de son interlocuteur l'assurance que l'extrémité cruelle à laquelle on avait voulu réduire Paris par ce bombardement n'avait pas avancé d'un pas la solution de la question; que ce dernier et effroyable prestige qui entoure un bombardement avait été pour ainsi dire détruit par la réalité. On avait constaté l'inefficacité d'un tel moyen. Des femmes, des vieillards, des enfants, des citoyens désarmés avaient été les victimes innocentes d'un ennemi qui les frappait sans courir lui-même aucun danger; on les atteignait la nuit, pendant leur sommeil et au jour le courage des défenseurs en était ranimé. C'est la faim qui nous avait fait tomber les armes des mains, et non la force de l'armée assiégeante. En somme, Paris n'était pas pris, et comme la glace nous avait vaincus en Russie, la famine nous avait vaincus ici.

M. de Moltke fut ce qu'il a toujours été, dur et inflexible, d'une courtoisie stricte, sans liant. Ceux qui connaissent ce masque implacable, ce visage parcheminé, émacié, ce regard sec et ces mouvements automatiques voient d'ici l'attitude du grand stratège avec lequel le général de Valdan a dû débattre les questions qui intéressaient à un si haut degré l'honneur de l'armée.

M. de Bismarck lui, fut ce qu'il a toujours été, indifférent en apparence aux immenses intérêts qu'on allait débattre, jovial à froid, pétillant, bruyant, brillant, vif, étourdissant de verve, d'une politesse aimable et très-familiale, parlant à ses interlocuteurs comme s'il les connaissait depuis dix ans; enveloppant dans un miel de la forêt noire les amères pilules qu'il leur présentait, et semblant trouver facile et douce la terrible digestion de conditions aussi cruelles. Ceux qui, comme nous, ont eu la fortune d'entendre le chancelier développer des thèses politiques entremêlées de plaisanteries du *Charivari* de Berlin, ne songeront point à s'étonner de cette manière d'être si particulière au Riche-lieu de l'Allemagne moderne.

Il avait convié les négociateurs à dîner avec lui, et les attendait à six heures; ce n'est que vers sept heures que la rude besogne fut terminée, scellée et signée, et M. Jules Favre et le général de Valdan vinrent s'asseoir à une grande table d'état-major, dont le menu rappelle celui des tables d'hôte allemandes.

Des conversations incidentes ont révélé que le roi avait été couronné empereur d'Allemagne d'une façon symbolique à Versailles; M. de Moltke avait lui-même reçu les honneurs du triomphe et accepté deux couronnes de lauriers qui ornaient la cheminée du cabinet où eut lieu la discussion des conditions. Quant à M. de Bismarck, nous l'avons connu chef d'escadron des cuirassiers blancs; il est monté en grade et est aujourd'hui lieutenant général. J'assure avec modestie que c'est à peine s'il est digne de faire un caporal.

Le comte de Palikao n'avait pas tout à fait altéré la vérité, les cuirassiers blancs de M. de Bismarck n'existent plus, ils ont subi le choc de la cavalerie dans de rudes charges devenues historiques; ils ont été décimés par notre artillerie et par le feu de la mousqueterie; il n'en reste aujourd'hui que des débris. — C'est la funèbre revanche des cuirassiers de Reichshoffen.

\*\*

Se figure-t-on deux millions de citoyens isolés pendant quatre mois et demi de leurs parents et de leurs amis, n'ayant communiqué entre eux que par pigeons, fidèles messagers, ou des ballons, soumis à toutes les éventualités, à tous les dangers, dont le moindre est de ne pas arriver à destination. Puis, tout d'un coup, la porte s'ouvre et une signature en assure l'entrée. La population tout entière se précipite: celui-ci est candidat, celui-là est fils, époux et père, et veut serrer les siens dans ses bras, et on s'arrête, et on s'inquiète et on se dépote.

Celui qui n'attend personne et qui se tient à l'écart, triste et sombre navré d'avoir assisté à ce grand naufrage du plus grand pays de l'Europe, ne peut retenir ses larmes.

Hier, après les scènes cruelles de la guerre, nous avons touché du doigt l'invasion et ressenti aussi profondément que ceux qui l'ont ressenti le plus la honte et l'ignominie de notre situation. Un des premiers nous avons voulu user de cette faculté de passer, traversant les lignes, pour nous avancer sur la route de Versailles. La voie du pont de Neuilly est la plus fréquentée et le spectacle qu'elle présente en ce moment est des plus curieux. La Bataille ennemie limite d'occupation, commence de l'autre côté de la Seine, l'entrée extérieure du pont est fermée par deux chevaux de frises qui touchent les deux parapets et le milieu est clos par un énorme caisse retournée. En delà se tient une sentinelle prussienne et un officier, autour d'eux des groupes nombreux de soldats en casquettes et en bérets fument leurs grandes pipes de porcelaine. En deçà stationne une foule énorme, foule de curieux qui ne sont attirés que par le désir de voir l'armée qui nous envahit.

C'est avec la plus grande peine et une lutte sérieuse, qu'on peut franchir cette masse compacte, pas un de ceux qui la composent n'a un laisser-passer à présenter, et peu à peu on se rend compte d'une terrible vérité, c'est que le soldat allemand au contact de cette foule sans armes qui a beaucoup souffert depuis quatre mois, arrivera cependant à une promiscuité complète avec l'ennemi et *popotera* avec elle comme nous disait hier un officier prussien familier avec le langage parisien.

Un grand calme règne sur la route de Courbevoie, aux fenêtres on voit apparaître les têtes des soldats cantonnés dans les maisons qui bordent la route, quelques officiers prussiens isolés galopent vers le fort. Si on tourne immédiatement le pont, en s'engageant sur la route de Puteaux, le long du bord de l'eau, on voit toutes les maisons occupées et, de distance en distance, de nombreuses sentinelles observent l'autre rive. Ici une ordonnance étrille un cheval à l'entrée d'un parc, là une voiture de l'intendance représentée par une petite charrette sordide attelée de deux chevaux rugueux et conduits par un soldat à barbe rouge se tient à la porte, le Poméranien fume sa pipe placidement on interpelle quelques soldats qui lavent du linge au fleuve.

La garnison est nombreuse elle est composée du 2<sup>e</sup> régiment de la garde royale. Le comte Niewski a été chargé du service de la sortie du pont de Neuilly. Depuis Puteaux jusqu'à Sèvres toutes les barricades sont renversées et la circulation est la même qu'autrefois. Un promeneur en bourgeois égaré dans ces parages occupés par les troupes ennemies les étonnait encore à la date où nous traçons ces lignes, mais demain les nombreux paysans des environs, les habitants des villages, chassés par la guerre vont peu à peu revenir et reprendre possession de leurs foyers déserts.

\*\*

Nous ne savons pas la fatalité qui pèse sur ce pauvre pays de Saint-Cloud, mais il est inouï de croire, que depuis le 19 janvier la seule partie du pays qui avait échappé à l'incendie n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres.

Le 19, pendant qu'on attaquait Montretout, nous avons quitté un instant le rang pour aller jeter un coup d'œil sur des villas d'amis, où nous avons passé de si doux instants au milieu des loisirs de la paix, sur ces terrasses ombreuses qui dominent Paris à perte de vue, et nous avons constaté qu'à part les grands sinistres de ce beau château des Bearn et des maisons de la place de l'hospice, à défaut des mobiliers pillés, brisés, volés, les maisons au moins étaient encore debout.

Aujourd'hui nous avons eu un horrible spectacle devant les yeux. Les villas les plus charmantes, des maisons de famille contemporaines de la création de Saint-Cloud sont devenues la proie des flammes, il ne reste qu'un monceau de cendres de ce qui fut un foyer. Les murs déchiquetés sont en ruine, ni les toitures, ni les plafonds n'ont résisté, c'est la ruine la plus complète.

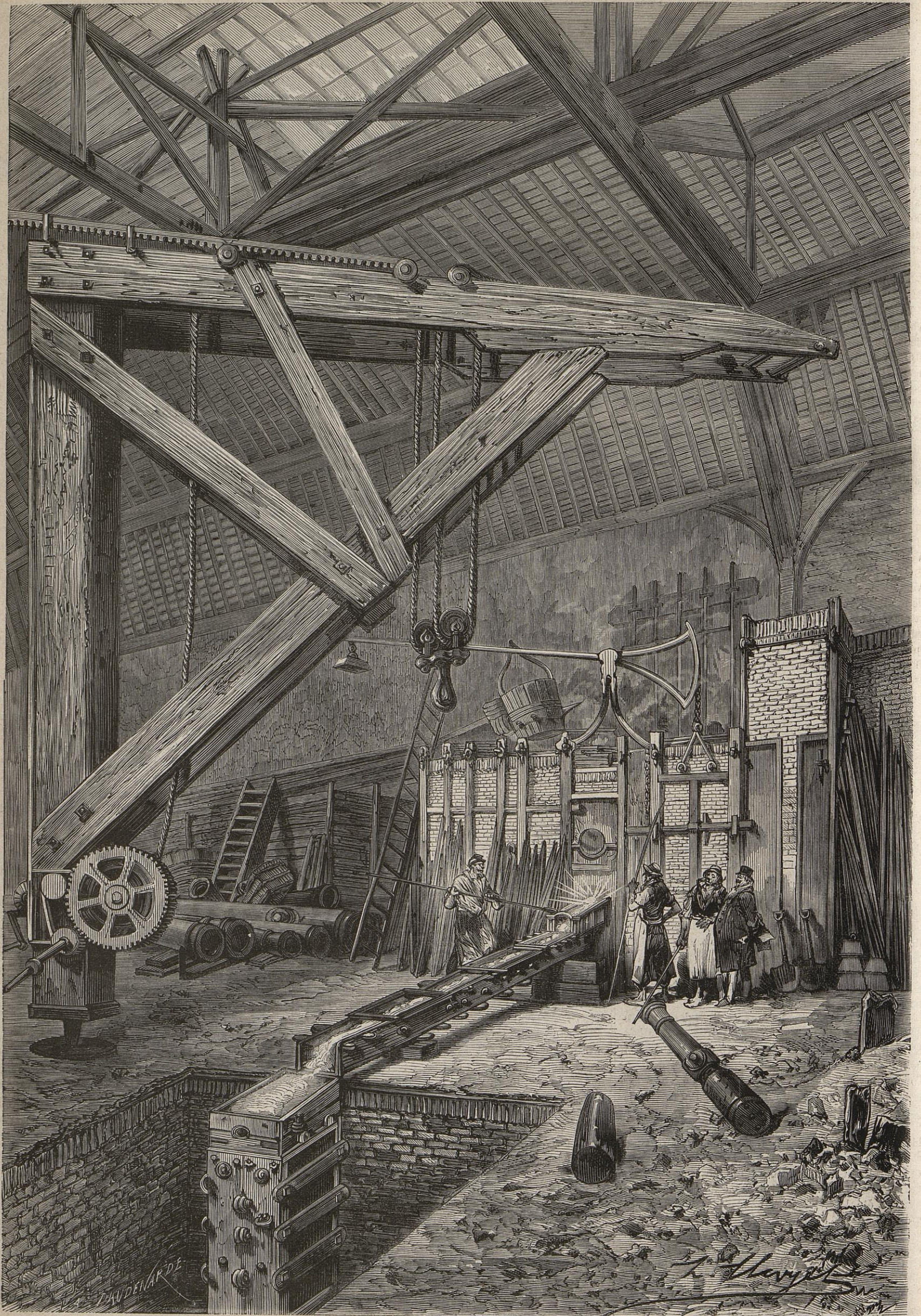
Ceux-là n'ont pas d'âme qui ne sentent point la poésie qui se dégage de ces foyers où l'enfant a fait son premier pas, où l'aïeul en cheveux blancs a rendu le dernier soupir. Un tison jeté par un méchant dans ces demeures abandonnées réduit en cendre tout l'espoir de nos vieux jours, le fruit de nos veilles et l'objet de nos soins de chaque jour.

C'est comme un morceau du cœur qu'on nous arrache; nos souvenirs gisent à terre; on a souillé nos pénates, et l'étranger, au lieu de s'asseoir en vainqueur généreux à ces foyers vides de leurs hôtes, vent en détruire jusqu'au souvenir.

Que Dieu leur pardonne le mal qu'ils nous ont fait à nous, hommes de bonne volonté, qui, lorsque chacun appelait aux armes parmi les *conservateurs* du moment, demandions la paix à mains jointes, au nom de la concorde immortelle et de la communion des cœurs.

CHARLES YRIARTE.





L'INDUSTRIE PENDANT LE SIÈGE. — La fonte du canon le *Petit Moniteur* dans les ateliers de MM. Broquin et Lainé. — (Dessin d'après nature de M. Hubert Clerget.)

E  
la p  
le  
fils,  
pas  
lieu  
né  
glor  
gna  
niè  
ém  
ce  
qu'  
s'ét  
cho  
rép  
jam  
jeu  
coc  
non  
qui  
ave  
de  
qui  
du  
d'u  
pli  
a d  
tou  
ce  
et  
sig  
Un  
dor  
con  
qu  
vie  
con  
l'ef



HENRI REGNAULT  
ET SON ŒUVRE

En ces jours même, où la patrie déchirée n'a plus le temps de pleurer ses fils, où les pertes isolées passent inaperçues au milieu de la catastrophe générale, la fin tragique et glorieuse de Henri Regnault, tué dans la dernière bataille de Paris, a ému et attendri tous les cœurs. Chacun a senti qu'une flamme venait de s'éteindre, que quelque chose de précieux et d'irréparable venait d'être à jamais brisé. Une si belle jeunesse, un talent si précoce et si éclatant, la renommée d'un maître conquise avant l'âge, un avenir rayonnant et plein de promesses, le bonheur qui l'attendait, au seuil du mariage, sous la figure d'une jeune fille accomplie.... une balle stupide a détruit, en un instant, tout cela. Elle a frappé ce front plein de lumière et de rêves, marqué du signe des élus de l'art. Une fatalité si cruelle donne l'idée d'un crime commis par la mort. Lorsqu'il immole de pareilles victimes, le meurtre inconscient de la guerre fait l'effet d'un assassinat.



Henri Regnault, peintre, engagé volontaire, tué à Buzenval, le 19 janvier. (Phot. de M. Berthaut.)

Fils d'un savant célèbre, membre de l'Institut et directeur de la manufacture de Sèvres, Henri Regnault, en sortant du collège, entra dans l'atelier. La peinture était en lui à l'état d'instinct et de don natif : jamais vocation ne fut plus ardente et plus spontanée. Admis au concours de l'École des Beaux-Arts, il remporta le prix de Rome en 1866. Deux ans plus tard, il débutait, au Salon de 1868, par un portrait de femme que je vois encore. — La dame, vêtue d'une robe rouge, se détache, debout, sur un rideau écarlate et caresse du revers de la main le cou tendu d'un grand lévrier. Cette fanfare de couleur donne à la figure quelque chose de hardi et de triomphal. Les bras nus sont d'un jet superbe et d'un ton vivant. Le peintre de tempérament et de race se révélait déjà dans ce beau portrait, dont la grâce toute moderne est rehaussée d'une nuance de grandeur.

Quelques mois après, le jeune Regnault envoyait à l'exposition annuelle de l'École des Beaux-Arts un autre tableau d'un caractère plus accusé et plus saisissant. Les amateurs furent vivement frappés



Fabrication des mitrailleuses Pothier et transformation des canons de 7 dans les ateliers de H. Flaud. — (Dessin d'après nature de M. Rychebush.)



par cette fièvre peinture, qui dépassait singulièrement le niveau des envois de Rome. On retint le nom du jeune peintre, et l'attention fut désormais assurée à tous ses ouvrages. Le sujet choisi par l'artiste était *Automédon*, le conducteur des coursiers d'Achille. Un élève ordinaire aurait traduit en poncif académique ce thème homérique; Henri Regnault en fit une forte et violente étude, mêlée de réalité et de style. — Son *Automédon* est représenté par un homme nu, debout entre deux chevaux qui se cabrent sous ses poings passés dans leurs brides. Ce sont bien là, en effet, les coursiers d'Achille, tels que l'imagination les conçoit, plus grands que nature, glorieux et furieux, soufflant l'écume et la flamme. L'exagération de leurs crinières soulevées les grandit encore. Ils secouent, comme de monstrueux panaches, les rudes chevelures qui s'épanchent à flot jusque sur leurs yeux. Homère, décrivant l'attelage du fils de Pelée, indiquait, du reste, à l'artiste ce signal caractéristique. — « Leurs crinières, dit-il, flottant autour du timon, tombaient jusqu'à terre. » Le cheval des frises du Parthénon, au poil court, à l'encolure droite, à l'amble correct, aurait été ici déplacé. On ne se représente les chevaux d'Achille qu'emportés dans le tourbillon des mêlées, et participant à la rage guerrière de leur maître. *L'Automédon* est fièrement campé; son torse ressort en puissant relief sur le cheval bai brun qui se regimbe à sa gauche. Il adresse sans doute « des paroles ailées, » comme dit le poète, à l'animal qui peut le comprendre. Car Xanthos, dans *l'Illiade*, est doué de la parole, et parle en pur grec au héros lorsqu'il va venger la mort de Patrocle. — « Certes, nous te sauverons encore aujourd'hui, très-brave Achille; cependant, ton dernier jour approche. Ne nous en accuse point; mais le grand Zeus et la Parque puissante... Quand notre course serait telle que le souffle de Zéphiros, le plus rapide des vents, tu n'en tomberais pas moins sous les coups d'un Dieu ou d'un homme. » — Hélas! lui aussi, le jeune et fougueux artiste, ses jours étaient comptés lorsqu'il peignait cette toile héroïque; et il devait tomber dans une mêlée sanglante, sous les murs d'une ville assiégée. — Le groupe se détache sur un ciel chargé de nuées noires, au bord d'une mer agitée. Il y a comme une sauvage harmonie entre cette tempête équestre et l'orage. Les chevaux semblent hennir à l'unisson des flots mugissants.

Ce beau début rappelait les premiers essais d'Eugène Delacroix. A un degré inégal, c'était la même imagination de dessin, la même couleur remuante et vivante, le même mélange d'ardeur et d'aplomb dans le maniement du pinceau. On y remarquait sans doute quelques incorrections de détail; mais ces fautes même n'étaient que les écarts de la force en verve. Un maître futur perçait, avec éclat, sous cette étude d'écolier.

Une des meilleures innovations de la réforme, qui reconstitua il y a quelques temps l'Ecole des Beaux-Arts, est celle qui réduit de cinq à deux années le séjour obligatoire, à Rome, des élèves qui ont remporté le grand prix, et qui leur permet de consacrer les deux autres années, selon leur goût et leur convenance, à des voyages instructifs. Cette mesure, nous l'espérons, ne sera point rapportée, car elle est une véritable émancipation. Réduire le temps inutile passé dans l'école, c'est hâter la majorité du talent. Il semble que rien ne soit plus facile à un jeune homme bien doué que de produire de belles œuvres, dans un palais rempli de marbres et d'ombrages, et posé sur le sommet du Monte-Pincio, comme l'observatoire de la vie éternelle. Il vit sous un beau ciel, au milieu d'une race admirable, libre des soucis du pain quotidien. Rome offre à son étude les plus hautes ruines de l'histoire, les plus grandes peintures de la Renaissance, l'élite des statues antiques. Cependant il est assez rare qu'une œuvre éclatante nous arrive de l'Ecole de Rome. Trop souvent les talents en fleur s'y dessèchent, comme sous l'atteinte d'une *malaria* spirituelle. A quoi tient cette funeste influence? Au génie même du lieu, à l'imposante oppression des maîtres, à la servilité qu'ils inspirent lorsqu'on les contemple trop longtemps et de trop près dans leur gloire; à ce style général et universel des chefs-d'œuvre de l'Ecole romaine, qu'on ne saurait guère

imiter sans l'affaiblir, et qui, du sublime, tombe si vite sous la main des copistes, dans la redite et dans le poncif. Rome est un clocher plus élevé que les autres, mais c'est un clocher. Cinq années passées à son ombre risquent de rouiller le talent le plus énergique. Les artistes cloîtrés dans leur villa, vivant entre eux, enorgueillis de leur laurier scholastique, dédaigneux des idées nouvelles, ressassant les formules de l'Ecole, entre des copies et des plâtres, sont comme retranchés du monde des vivants de l'art. Ils perdent de vue leur temps et leur pays; ils deviennent bientôt des cénobites du Monte-Pincio. Lorsqu'après ce long exil, ils reviennent en France, si leur talent n'est pas très-couple et très-fort, ils ne peuvent plus reprendre le courant qui a marché pendant leur absence. Les palmes de leur lauréat ne produisent que des fleurs fanées. Ils se trouvent dépayés au milieu d'un mouvement qu'ils repoussent et qu'ils méconnaissent. Vous diriez des moines défroqués rentrant dans le monde. En abrégant le séjour à Rome des pensionnaires qui n'y trouvaient pas le milieu propre au développement de leur vocation, on leur rendit donc un très-grand service. S'il est bon de doubler sa rhétorique, il est mauvais de la quintupler.

Henri Regnault profita vite des vacances ouvertes par ce nouveau règlement. Ce n'était point un contemptif: il avait l'humeur voyageuse et le goût de l'étrangeté. Rome pesait comme un cloître à son talent indompté. Ses tendances toutes pittoresques le portaient à préférer le caractère au grand style, et l'imitation énergique de la réalité à la recherche de l'idéal. Il alla droit en Espagne où il tomba en pleine révolution madrilène. Ce fut de là qu'il envoya au Salon de 1869 la toile qui restera son chef-d'œuvre, le *Portrait équestre du maréchal Prim*, ce capitaine de théâtre, paladin de *prononciamientos* et d'échauffourées; un des auteurs de la guerre maudite qui nous a perdus. La France gardera, comme une rancune implacable, la mémoire de cet aventurier malfaisant. — Henri Regnault l'a peint au vif, dans l'infatuation de sa fortune insolente. Prim, passe dans son tableau, devant le défilé de l'insurrection victorieuse, tête nue, les cheveux au vent, serrant les brides de son cheval noir, qui s'arrête droit en rongant son frein, les jambes de devant brusquement roidies. Sa physionomie fébrile et nerveuse est bien celle d'un héros précaire, doutant de sa victoire, inquiet du lendemain qui suivra ce jour de bruyant triomphe, ne sachant s'il conduit l'émeute qui le pousse ou s'il est entraîné par elle. Il s'enlève, de toute sa hauteur, sur un fond de foule qui est l'Espagne même: silhouettes de toreros, faces de trabucaires, têtes fanatiques ou féroces nouées de mouchoirs aux vives bigarrures, gamins brillards, officiers hautains. Ce pêle-mêle étourdissant d'armée et de peuple, d'uniformes et de guenilles, est brossé, sur un ciel d'orage, avec une vigueur d'accent, une chaleur de ton, une enluminure harmonieuse qui rappellent les plus grouillantes populaces que Goya ait peintes. Le cheval, grandement construit, semble gagné par cette fièvre humaine; ses naseaux l'aspirent, sa crinière se dresse, il mâche un mors imprégné d'écume. — Ce qui frappe dans ce fier tableau, ce n'est pas tant la fougue entraînée de l'exécution que l'émotion qu'il respire. On sent que l'artiste a été saisi par le spectacle héroï-comique qu'il a vu passer sous ses yeux, et qu'il l'a jeté sur la toile, dans le premier feu de son impression.

Avec ce grand tableau, M. Henri Regnault exposait à ce même salon, dans un petit cadre, le *Portrait de la marquise de B...*, une jeune femme en robe rose et en mantille noire, brodée, en quelque sorte, comme une fleur humaine, sur l'étoffe d'une tapisserie de boudoir. Rien de plus gai et de plus galant que cette toilette qui est un bouquet dans ce boudoir qui est un écrin. Il y a du parfum dans l'harmonie de leurs tons veloutés et tendres, si heureusement assortis.

De l'Espagne à l'Afrique il n'y a qu'un détroit; Henri Regnault le franchit bien vite. L'Orient l'attirait par ses mœurs tranchées, par ses types étranges, par les spectacles excentriques de la vie barbare. Il y aurait, s'il avait vécu, naturalisé son talent. Débarqué à Tanger, il y planta d'abord son atelier comme une tente; puis l'enchantement le

prit, il acheta un terrain et s'y fit construire une habitation. L'Afrique produisit sur lui le même effet que sur Eugène Delacroix. Son talent fut frappé d'une sorte d'insolation pittoresque. C'est avec un éblouissement qui tient de l'ivresse, qu'il la fit revivre et miroiter sur ses toiles. L'idée et l'expression sont absentes de ses tableaux orientaux; il ne faut leur demander que des fêtes de couleur, des prismes de palette, une féerie des yeux. Plus tard, sans doute, le jeune artiste eût interprété par la réflexion et le sentiment le monde étrange dont il se contentait de refléter, à première vue, les brillants spectacles. — Dans la *Judith* qu'il exposa à l'Ecole des Beaux-Arts, en 1867, Henri Regnault s'est évidemment amusé du sujet terrible qu'il avait à rendre. Il n'y a vu qu'un prétexte à faire scintiller des bijoux, reluire des étoffes, et contraster des carnations de couleurs diverses. De la tente tragique d'Holopherne, il a fait quelque chose de gai, de bizarre et de bigarré comme l'intérieur d'un bazar turc. — De même, la *Salomé* qui remporta un si grand succès au dernier Salon, n'a de biblique que le nom. Cette belle fille au rire lascif, aux yeux fous, qui, assise sur un coffret de nacre, tient, entre ses genoux, dans un bassin de cuivre, le manche d'un yatagan ciselé, n'est qu'une almée mauresque rapportée de quelque harem africain. Elle se détache en clair, sur un immense rideau jaune, comme sur une toile d'apothéose. Tout est caprice, vision, prestige, fantaisie, dans cette figure sensuelle et sauvage. Ses chairs diaphanes ne sont pas celles de son type barbaresque, ni des cheveux noirs entassés sur son front étroit. On dirait une gitana déguisée sous une peau d'Anglaise. Mais, si l'intelligence discute cette peinture d'effet à outrance, les yeux sont ravis et comme fascinés. Quel é fleur de ton: que de fins passages dans ces carnations transparentes! La ceinture violette qui serre la danseuse, le cimenterre dont sa main étreint la poignée, le bracelet qui enroule à son bras ses nœuds de serpent, sont des bijoux de couleur. On entend craquer et bruire la jupe de gaze rayée d'or qui voile ses jambes nues. Et quelle adresse merveilleuse dans l'accord de ces tons clairs, à peine rompus par d'imperceptibles demi-teintes, que domine, d'un hardi contraste, le noir opaque de la chevelure! — On se souvient du succès: ce fut un vrai charme. Cette *Salomé* fantastique ensorcela tout Paris.

Le dernier tableau exposé par Henri Regnault, à l'Ecole des Beaux-Arts, au mois d'août dernier, — une *Exécution sous les rois de Grenade*, — est d'une inspiration moins heureuse. Il représente un houreau more qui vient de trancher, dans un vestibule d'Alhambra, la tête d'un condamné roulant à ses pieds, et qui essuie tranquillement son cimenterre au pan de sa robe. Ici, comme dans la *Judith*, les variations étourdissantes du pinceau couvrent le thème du sujet, la mise en scène absorbe le drame, l'idée disparaît étouffée sous le luxe bruyant de l'exécution.

Chose étrange, malgré la splendeur dont il les recouvre, les tableaux de Henri Regnault représentent, presque tous, des sujets de meurtre. Cette prédilection singulière était-elle un presentiment? Quoi qu'il en soit, son imagination d'artiste apparaît tout ensablantée. Bien plus, dans son dernier tableau, il s'était complu, par je ne sais par quel bizarre caprice, à étaler au bas de la toile une large tache de sang peinte en trompe-l'œil, de manière à produire une effrayante illusion. Hélas! ce flot de sang rejaillit maintenant sur son œuvre entière et la marque comme d'une tragique signature.

Il est mort à vingt-sept ans, aux rayons de cette gloire naissante que Vauvenargues dit « plus douce que les premiers feux de l'aurore, » mort en soldat intrépide pour son pays, auquel, exempt par la loi, il a volontairement dévoué sa jeunesse. La France, reconnaissante, illustrera sa mémoire. A la renommée du jeune maître, elle ajoutera une consécration héroïque. Le martyr achèvera ce que son talent avait commencé.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(La Liberté.)



## LE BULLETIN DE LA GUERRE

Le Gouvernement du 4 septembre a décidé de mettre fin à la résistance de Paris.

Après avoir inséré au *Journal officiel* les extraits du *Journal de Versailles*, qui, par la plume des rédacteurs à la solde de M. de Bismark, nous annonçaient les échecs de nos armées de province, le gouvernement a publié la *Convention* qui, dans ses quinze articles, règle l'armistice suspendant toutes les hostilités entre les armées belligérantes et la capitulation de Paris.

L'armistice sera de vingt et un jours à partir du 28 janvier. Il doit se terminer le 19 février à midi. Il règle les positions respectives des armées française et prussienne et a pour but de permettre la convocation d'une Assemblée nationale qui se prononcera sur la question de savoir : « si la guerre doit être continuée, ou à quelle condition la paix doit être faite. »

L'Assemblée se réunira à Bordeaux.

La capitulation de Paris livre à l'armée allemande tous les forts du périmètre de la défense extérieure de Paris, ainsi que leur matériel de guerre.

Les remparts seront désarmés.

L'armée de ligne, la mobile et les marins sont prisonniers de guerre, sauf une division de douze mille hommes conservés pour le service intérieur de la capitale.

La garde nationale, chargée du maintien de l'ordre dans la cité, conserve ses armes, ainsi que la gendarmerie, la garde républicaine, les douaniers et les pompiers.

Tous les corps de francs-tireurs seront dissous. Paris payera à la Prusse une contribution municipale de guerre fixée à la somme de deux cents millions de francs.

Sous ces conditions, le ravitaillement de Paris s'opérera librement, et un service postal de lettres non cachetées sera organisé entre la capitale et les départements.

C'est à Versailles, le 28 janvier 1871, que M. Jules Favre, vice-président du gouvernement et ministre des affaires étrangères, a apposé, au bas de cette convention, sa signature à côté de la griffe de M. de Bismark.

L'histoire jugera la Convention de Paris comme elle jugera la capitulation de Metz, de Sedan et celle de Strasbourg.

Pour nous, qui avons pensé un moment que de la résistance opiniâtre de Paris pouvait sortir le salut de la France, le journal du siège est clos, le Bulletin de la guerre suspendu.

La douleur qui nous brise le cœur ne nous enlève pas le courage de regarder notre malheur en face et, malgré la fatalité mystérieuse qui l'accable, nous ne désespérons pas de la France, notre patrie.

*Le canon du PETIT MONITEUR.* — Les ateliers Flaud. — Depuis l'investissement de Paris, rien n'avait coûté aux Parisiens pour seconder le gouvernement de la défense nationale. Les privations de toutes les heures, l'abnégation sous les rigueurs d'un hiver exceptionnel, les sacrifices d'argent, de temps et de sang, nous avons tout supporté avec un stoïcisme tout patriotique. Chacun faisait de son mieux; qui aux tranchées, qui aux remparts; celui-ci sur le champ de bataille, celui-là où il s'agissait de forger des armes contre l'ennemi.

Dès le principe on manquait d'artillerie. On nous disait que notre infériorité dans la qualité et le nombre de nos canons avait été la principale cause de nos défaites. Paris qui ne fond d'ordinaire que des pièces de mécanique industrielle ou des bronzes d'art, improvisa son outillage de guerre. Chaque usine métallurgique eut son haut fourneau d'où le bronze coula en fusion dans les moules des nouvelles pièces de 7. Chaque compagnie de chemin de fer, chaque corps d'état voulut offrir son canon à la défense de Paris. Le journal le *Petit Moniteur* eut l'heureuse et patriotique pensée de donner, lui aussi, son canon à la République. Il ouvrit une souscription dans ses bureaux et dans quelque temps il put réunir parmi ses mil-

liers de lecteurs assez d'adhérents pour commander la pièce d'artillerie qui devait porter son nom.

Ce fut M. Pihet, ingénieur mécanicien, réorganisateur des fabriques d'armes de Bourges et de Châtellerauld qui fut chargé de donner les derniers soins, dans ses ateliers de la rue Neuve-Popincourt, au canon le *Petit Moniteur*, fondu dans l'usine de MM. Broquin et Lainé.

Les ateliers de la maison Flaud, dont nous donnons aussi un dessin, ont su transformer leur outillage et l'organiser au profit de la défense de Paris.

Le canon, débarrassé des aspérités et du sable qui adhèrent à sa surface après sa fusion, de l'excès de métal, appelé *manchette*, qu'on est obligé d'ajouter pour assurer l'homogénéité de la pièce, excès qui s'élève presque au poids de la pièce elle-même, le canon est livré au mécanicien.

La pièce est d'abord *écroulée* par un tournage grossier, et si les défauts extérieurs ne se révèlent pas trop compromettants après cette première opération, on passe au forage.

Placé dans un encadrement de pièce de fonte et soumis par la vapeur à un mouvement de rotation longitudinale, le canon tourne comme un arbre de machine sur des coussinets; un foret d'environ 80 millimètres de diamètre, également doué par la vapeur d'un mouvement rotatoire, s'y enfonce peu à peu de manière à le traverser de la bouche à la culasse.

Perforée d'un bout à l'autre, la pièce est soumise à l'action de la presse hydraulique, et si, ce qui arrive quelquefois, le métal se trouve d'une densité insuffisante, on voit alors l'eau suinter à travers les pores sous l'action de la presse.

Dans ce cas, la pièce est mise au rebut.

Si le canon résiste à l'épreuve de la presse hydraulique, on le remet sur le tour; un deuxième foret, puis un troisième, travaillent à l'alésage à l'intérieur pour amener sa capacité à la mesure réglementaire.

La culasse est l'objet d'un travail tout spécial. La chambre conique destinée à recevoir le boulet et sa gargousse, est préparée, ainsi que le filetage de l'obturateur, c'est-à-dire le pas de vis qui doit recevoir cet obturateur d'acier avec ses divers ajustements.

Ces opérations terminées, on procède au rayage, qui consiste à faire passer un outil qui suit toute la longueur de l'âme du canon, en décrivant une direction hélicoïdale déterminée. Dans le canon de 7, il y a quatorze rayures. Leur largeur n'est pas uniforme; elles sont plus larges près de la culasse qu'à la bouche, ce qui permet au boulet, garni de plomb, de prendre plus aisément leur empreinte.

Vient ensuite le tournage du canon, où le seul soin à prendre est de faire ce tournage bien concentrique à l'âme de la pièce.

Le tournage fait, le canon est posé sur une autre machine, qui, armée de deux outils opposés l'un à l'autre et tournant également autour d'un axe commun, façonne les deux tourillons.

Telles sont les grosses opérations mécaniques auxquelles est soumis tout bon canon, comme l'est celui du *Petit-Moniteur*.

Le polissage des surfaces, l'ajustement de la porte de culasse, l'emplacement de la hausse et du cran de mire complètent la série de travaux auxquels est soumise une pièce d'artillerie.

Après cela il ne reste plus qu'à lui faire subir l'épreuve de la poudre et, si le canon en sort sans avaries, à le placer sur son affût et à l'amener sur le lieu du combat.

Le canon du *Petit Moniteur* a passé par ces opérations multiples et délicates; il a subi toutes ces épreuves, et il en est sorti tout brillant et tout vaillant.

C'est dans cet état qu'il a été offert et amené au Gouvernement de la défense nationale, non sans fierté patriotique; car si l'ennemi avait été vaincu, le *Petit Moniteur* aurait contribué pour sa part à la victoire.

Malgré la capitulation de Paris, il reste là sur son affût, il nous reste encore. Un jour viendra peut-être où l'histoire écrira la page glorieuse de ses hauts faits.

Les fondeurs et les mécaniciens de Paris, pour arriver à réussir vite et bien la fabrication impro-

visée de nos canons de 7, ont fait preuve, pendant le siège, d'une activité, d'une intelligence et d'un dévouement dont la patrie doit leur tenir compte. En deux mois, ils nous ont créé une artillerie qui devait rivaliser en nombre et de portée avec les batteries prussiennes. Ce n'est pas leur faute à eux si les Prussiens n'ont pu être chassés loin des murs de Paris.

— *Les habitants du 5<sup>e</sup> arrondissement réfugiés dans les caveaux du Panthéon.* — L'armistice est venu suspendre le bombardement de Paris et ses scènes désolantes. Il était temps. Les projectiles prussiens pleuvaient sur nos quartiers de la rive gauche. Si le bombardement laissait quelques heures de répit de temps à autre à ces malheureux arrondissements, c'était pour, quelques heures après, recommencer de plus belle.

Nos forts et nos bastions du sud et de l'ouest résonnaient de leur mieux, et quelquefois avec bonheur, surtout lorsque comme dans la journée du 24, ils faisaient sauter la poudrière de Châtillon.

Mais c'étaient toujours les forts de Vanves, d'Issy, de Montrouge, les batteries Mortemart, du Point-du-Jour et d'Auteuil qui étaient le point de mire constant des artilleurs allemands.

Les quartiers de Montrouge, du Jardin des Plantes, du Panthéon sont ceux qui ont souffert le plus.

Pour éviter les obus qui défonçaient les toits et les planchers, les habitants avaient élu domicile dans les caves des maisons. Ils vivaient là, en troglodytes, n'osant mettre le pied dans la rue de peur de se voir emporter la jambe par un projectile.

A ceux qui n'avaient pas la ressource d'une cave particulière, l'administration municipale du 5<sup>e</sup> arrondissement avait ouvert les caveaux du Panthéon, ces souterrains où furent déposés un moment les cendres de Mirabeau, de Voltaire, de Rousseau.

Ils sont là ces pauvres émigrés que le bombardement a chassés de leur mansarde, vivant au milieu de ces tombes que la reconnaissance de la patrie a consacrées aux grands hommes. Dans ces galeries souterraines, dont la naturelle et tiède température est précieuse par le temps qui court, ils sont installés grandement. Sur les larges dalles sont rangés les matelas sur lesquels ils couchent, et on peut circuler à l'aise dans cet immense dortoir où le chiffonnier et le gavroche dorment côte à côte avec les généraux du premier empire.

Oh! Lannes, et vous grands capitaines qui voliez à Berlin d'une enjambée triomphale, que doivent penser vos grandes ombres en entendant le canon prussien troubler votre dernier sommeil! De quelle indignation ne devez-vous pas frémir en voyant ces fils des vaincus d'Iéna brutaliser à coups d'obus ce grand Paris où vous étiez si fiers de rentrer après vos victoires.

*Alimentation.* — *L'hippophagie.* — Les chiens et les chats. — Sous les conditions imposées par la convention de Versailles, le ravitaillement de Paris va pouvoir se réorganiser. Les lignes du Nord, de l'Ouest et d'Orléans, coupées, ravagées par les armées en campagne, vont être rétablies, et les denrées reparaitront dans quelques jours sur le carreau des halles.

Les habitudes de l'existence étaient complètement bouleversées depuis l'investissement, les règles hygiéniques révolutionnées de fond en comble.

Qui nous aurait dit, il y a six mois, que Paris en masse se plierait si complaisamment à l'hippophagie, lui qui riait de si bon cœur des théories de M. Geoffroy Saint-Hilaire et de ses agapes où on mettait le cheval à toutes sauces?

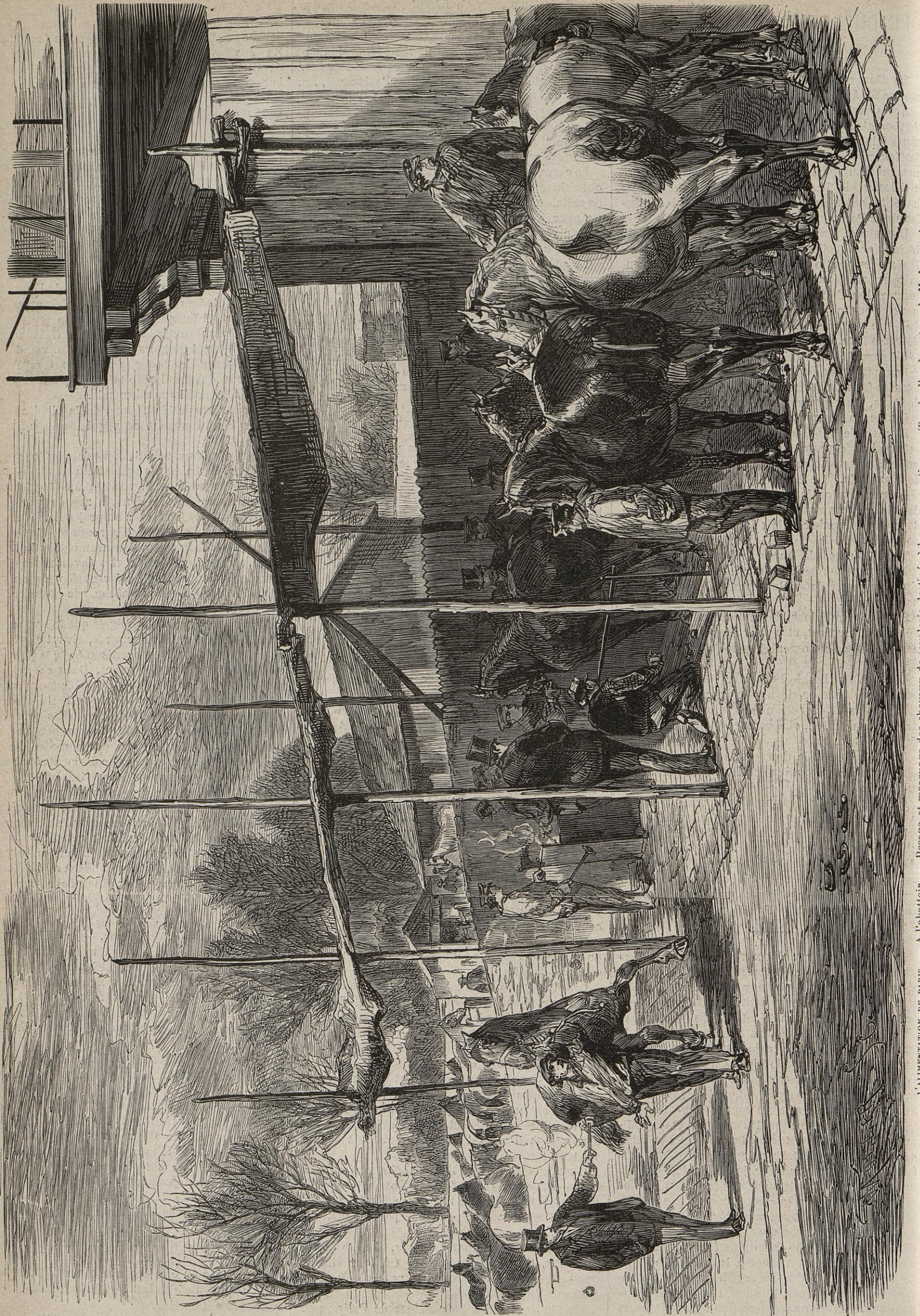
On s'y est fait pourtant, et la grande cité, qui trouvait autrefois le bœuf du Cotentin trop coriace, en est arrivée à faire son régal d'un filet de cheval de fiacre.

La viande de cheval est encore la grande base de l'alimentation publique.

Son débit a dû être organisé comme l'était jadis celui de la viande de bœuf et du mouton, avec le rationnement en plus.

Il y a un marché de chevaux comestibles, comme

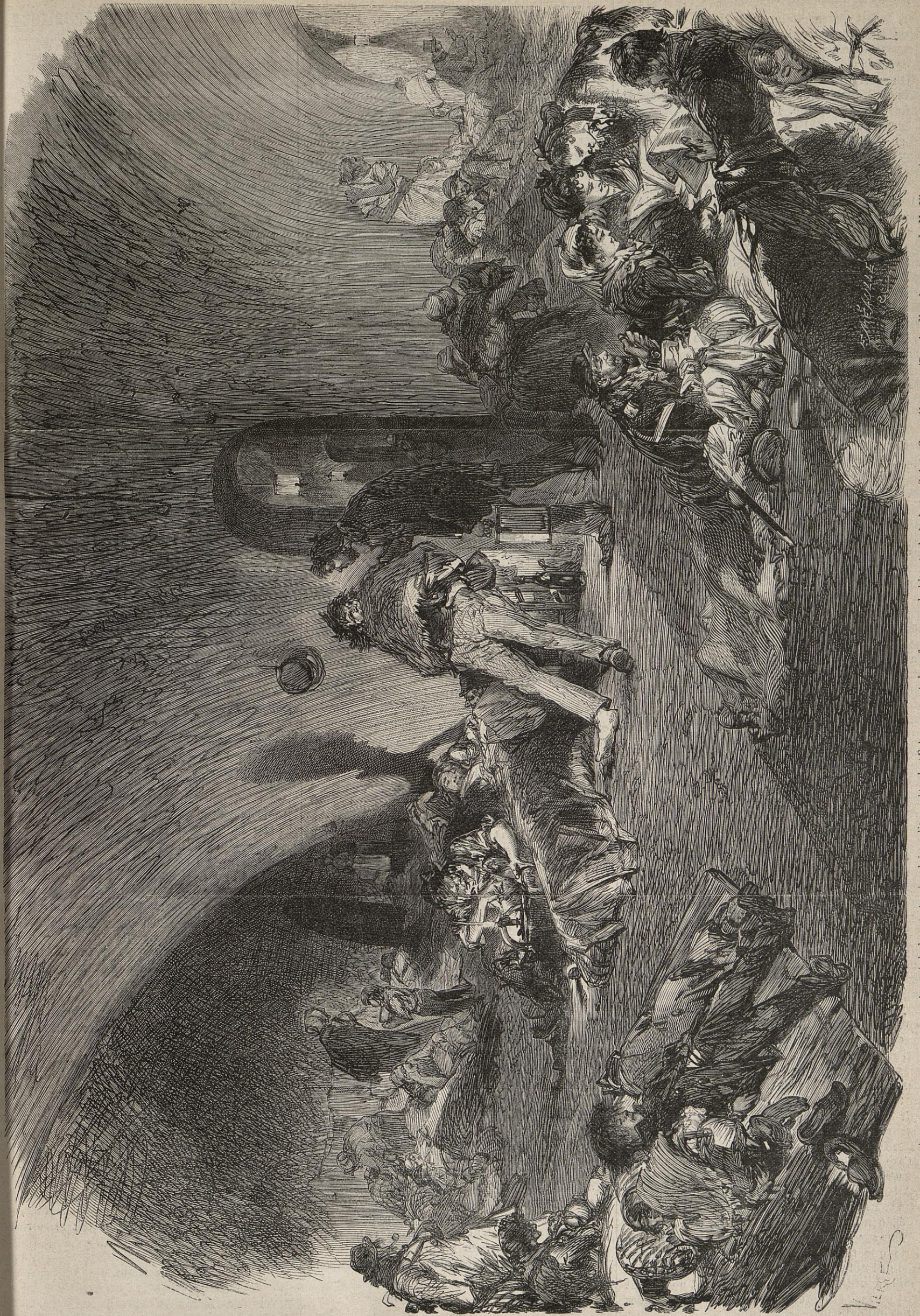




L'ALIMENTATION DE PARIS. — A l'abattoir. — Pesage et marquage des chevaux de cavalerie destinés à la consommation. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)



L'ALIMENTATION DE PARIS. — A l'abattoir. — Pesage et marquage des chevaux de cavalerie destinés à la consommation. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)



SCÈNES DU BOMBARDEMENT. — Aspect de la crypte circulaire, dite *voûte de l'Echo*, servant de refuge aux habitants de la butte Sainte-Genève. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)



il y avait le marché de Poissy et de la Villette. Là, tout se fait réglementairement. Il y a des inspecteurs pour constater si la bête amenée à la vente n'a pas de vices rhébitaires au point de vue sanitaire, pour voir si l'animal est *bien en graisse*.

Quand le cheval est reconnu bon pour le service alimentaire, on le marque avec un fer rouge sur la cuisse ou sur l'épaule. Le boucher peut alors s'en saisir, l'emmenant, l'abattre, le dépecer, le vendre. Il en fait des beefsteacks, des rumsteacks, des aloyaux, voire même des saucissons, des galantines, des pâtés, que sais-je encore ?

Tout cela se mange, car on en est arrivé à ne plus se demander ce qu'on se met sous la dent, pourvu qu'on ait quelque chose à y mettre.

Grâce à Dieu, il nous reste encore pas mal de chevaux à digérer. Mais, c'est égal, Paris aura bien mérité de la patrie, pour avoir déjà, depuis quatre mois, supporté sans se plaindre, avec un certain entrain philosophique même, un régime alimentaire dont Brillat-Savarin n'aurait jamais prévu toutes les excentricités culinaires.

Du siège de Paris datera le triomphe des hippophagistes.

Les amateurs du gigot et des côtelettes de chiens, les gourmets de gibelottes de chats auront vu arriver aussi leurs jours de gloire.

Il fallait bien varier le menu.

Bien des gens se fatiguaient de la viande de cheval et bien des palais fantaisistes, saturés de ce simili-bœuf, demandaient autre chose.

L'industrie parisienne, toujours à l'affût des appétits du public et d'un lucre possible quelque excentrique qu'en soit la provenance, eut bien vite trouvé la diversion gastronomique exigée. On se jeta sur les chiens et les chats, et bientôt on vit dans les marchés et même au centre des quartiers aristocratiques, comme la Chaussée-d'Antin, s'établir de ces boucheries où se débitait à des prix impossibles la viande de nos animaux les plus domestiques. Un gigot de chien se vendait couramment 10 et 12 francs, 15 francs un chat tout dépouillé. Les clients étaient nombreux, et certains restaurateurs ne se faisaient pas scrupule de venir dans ces boucheries canines et félines s'approvisionner de chevreuil et de lapin. Grâce à leur sophistication culinaire, les gâteaux transformaient en fine venaison les dépouilles de nos carlins et de nos matous.

Les gourmands intrépides jouaient franc jeu. Ils mangeaient carrément du chien et le trouvaient bon. Ils en prônaient même les qualités savoureuses. Pour eux, un chat était un chat, et le gargotier n'était pas un fripon. Ils ne reculaient pas devant l'exhibition de la tête de l'animal et attaquaient bravement le civet à la chair tendre et molle.

Je ne sais si ces goûts excentriques persisteront après le siège, et si après avoir passé par l'hippophagie, il nous sera donné de voir survivre à l'investissement ces étals peu ragoutants où s'alignent sur la même étagère et aux mêmes crocs des chiens, des chats et même des rats dépouillés de leurs fourrures; mais ce dont je suis sûr, c'est que, pour ma part, j'aimerais mieux attendre encore une fois la reddition de Paris en ne mangeant que ma modeste ration de ce mauvais pain noir et indigeste que nous fait distribuer la municipalité, que de réduire mon estomac récalcitrant à digérer ces viandes dont le seul aspect vous défend d'avoir faim.

C'est un préjugé, me diront les cynophages. Je le veux bien, mais je trouve que c'est bien assez déjà d'en avoir été réduit à manger du cheval pendant quatre mois. Quand je n'aurais que ce motif pour haïr les Prussiens, ma haine n'en serait pas moins vigoureuse. Mais des motifs, j'en ai bien d'autres.

*Coup d'œil rétrospectif sur le combat du 19. — La redoute de Montretout. — C'est fini. Paris a cédé. L'Allemagne triomphe. Subissons cette expiation avec courage et les yeux tournés vers l'avenir, vers la régénération du pays.*

Nous succombons, mais disons avec une certaine fierté que nos derniers combats, où nous avons prodigué notre sang, ont prouvé au monde qu'un peuple dont les enfants savent mourir si noblement peut un jour être prêt à recommencer les grandes luttes qui ont illustré son histoire.

Dans notre défaite, nous avons pour nous consolé quelques-unes de ces journées où, si le salut de la patrie avait dépendu du courage déployé, la France aurait été sauvée. Le combat de Buzenval, sur lequel nous nous sommes étendus la semaine dernière, a présenté des épisodes glorieux sur lesquels le crayon de nos dessinateurs est heureux de revenir.

La prise de la redoute de Montretout est un de ceux-là.

C'était le 19 janvier et il était huit heures du matin, lorsque le 2<sup>e</sup> régiment de Paris, ayant à sa tête le lieutenant-colonel Martin (du Nord) arriva, après trois heures de marche, sur la route de la Tuilerie, en face de la redoute de Montretout.

On s'engage dans les vignes, au milieu des échelles et sur un terrain glaiseux, détrempé et glissant. Les balles ennemies arrivent serrées; on n'en piétine que plus intrépidement, chacun cherchant à s'arc-bouter de son mieux pour répondre à la fusillade prussienne, et faisant avec peine quelques pas en avant. Enfin on arrive sur la crête du mamelon et ce n'est qu'alors qu'on aperçoit les bérets allemands qui dépassent les revêtements de la redoute.

On sonne la charge et on arrive sur les Prussiens. Le 7<sup>e</sup> bataillon de marche de la garde nationale, ceux des 36<sup>e</sup>, 53<sup>e</sup> et 71<sup>e</sup>, mêlés aux mobiles et aux francs-tireurs des Ternes, se précipitent. La redoute est enlevée. Cinquante-sept Allemands sont faits prisonniers.

Vers deux heures l'ennemi fait une tentative pour reprendre la position. Il est repoussé, mais la fusillade ne discontinue pas. Elle ne cesse qu'à la nuit. A sept heures et demie, l'ordre arrivait au 2<sup>e</sup> régiment de quitter la redoute qu'il avait si vaillamment, mais si inutilement conquise. Le Français est encore le soldat de Dieu.

*Minoterie. — L'usine Cail. — La question du pain a toujours été la grosse question du siège. C'est même, disent nos gouvernants, faute de pain que Paris succombe.*

Lorsque les approvisionnements en farines ont été épuisés, on a songé à attaquer le stock des blés emmagasinés et à les moudre. Aux gares du Nord et d'Orléans furent, le *Monde illustré* l'a déjà constaté par ses gravures, installées des meules à vapeur qui travaillaient nuit et jour.

La grande usine Cail, installée à Grenelle pour la fabrication des locomotives, des bateaux en fer et des grandes pièces nécessaires aux entreprises industrielles, fut transformée en usine de guerre. On y fondit des obus et des bombes. Au moment où la disette de farine s'imposa aux Parisiens assiégés, le Gouvernement eut encore recours à ces grands ateliers, disposant d'une puissante force de vapeur, pour y installer une de ses minoteries. On se mit à l'œuvre, et, quelques jours après, des centaines de meules verticales transformaient en farine le blé qu'on leur apportait du grenier d'abondance.

L'usine Cail, devenue en minoterie, accomplit son œuvre avec le même dévouement qu'elle avait mis à accomplir celles que la patrie avait d'abord imposées à son activité prodigieuse. Grâce à elle, nous ne sommes pas restés un jour sans pain. Les Prussiens connaissaient si bien son importance dans notre système d'alimentation, que, lors du bombardement, ils ont pris à tâche d'envoyer leurs obus sur l'usine Cail, afin de porter le trouble dans son fonctionnement. Mais la mitraille a été impuissante, et malgré les bombes, la minoterie n'a pas cessé de faire tourner ses meules avec la rapidité que nécessite leur position verticale. Elle nous aura fourni du pain jusqu'au jour du ravitaillement, et si la paix succède à l'armistice, la brave usine reprendra ses travaux industriels, tout en se rendant cette justice que si Paris a lancé des obus contre les batteries prussiennes, il y en avait beaucoup dans le nombre qui sortaient de ses creusets; que si Paris a eu encore du pain jusqu'à la fin de janvier, c'est qu'elle ne s'est reposée ni jour ni nuit pour lui fournir de la farine.

MAXIME VAUVERT.

## LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

M<sup>10</sup> DE GIRARDIN

(Suite)

*En route pour Paris.*

« Martin prenait l'avance à chaque village que nous traversions; son secrétaire mettait pied à terre, ameutait les habitants, venait à leur tête nous insulter, nous couvrir de boue, nous jeter des pierres: c'était, suivant eux, remplir un vrai devoir civique!

« Nous entrâmes à Paris vers dix heures du soir, nous nous arrêtâmes à la maison d'arrêt de Saint-Lazare. Le concierge, tant nous étions en piteux état, refusa de nous y recevoir.

« Sans avoir donné aucune instruction sur notre destination, Martin nous avait quittés à la barrière. Ce fut alors que, repoussées de Saint-Lazare, l'impitoyable commandant de notre escorte nous conduisit successivement à Sainte-Pélagie, aux Madelonnettes, à la Conciergerie, enfin au guichet extérieur de toutes les geôles de Paris; nous y fûmes constamment injuriées et refusées. Ici la maison regorgeait de prisonniers; là des femmes n'étaient point admissibles; ailleurs nous n'étions pas annoncées... Ces cupides concierges ne nous estimaient pas assez riches pour payer des geôliers et des bourreaux. Lorsque le commandant eut enfin deviné ou présumé la vraie cause des refus obstinés qu'il essayait, il s'efforça de les désabuser, et, en dépit de notre chétive apparence, il répondit de nous sur sa tête: « Ce sont, leur disait-il, des nobles, des duchesses, des comtesses, toutes fort riches. » On ne le croyait point.

« Enfin, ce méchant homme, voulant à toute force se débarrasser de nous, leur disait en jurant: « Si le salut de la nation n'en dépendait pas, je les laisserais s'enfuir. » Il demandait à tous les concierges qui nous éconduisaient de vouloir bien, au nom du repos public, lui indiquer un lieu sûr où il pût nous déposer!

« Tel était l'excès de nos souffrances qu'un cachot nous paraissait un asile sortable; on y mourrait peut-être de suite et moins douloureusement. Le commandant parlait déjà de nous reconduire à Chantilly: « Il ne prétendait pas risquer sa tête pour de semblables pécores! » Les charretiers s'y refusaient; mais, en dernier lieu, à la prison de la Force, où nous fûmes présentées, le concierge le Beau, ayant indiqué le Plessis comme une maison d'arrêt nouvellement ouverte, nous y allâmes.

« Parvenues au haut de la rue Saint-Jacques, un soldat de notre escorte frappa violemment à la porte extérieure de cette maison; le portier répondit que la demeure n'était pas encore habitable: « Ouvrez, ouvrez, criait le commandant, ce sont des dames de haut parage, une aubaine infiniment meilleure qu'elle ne le paraît! »

« A ces mots de dames, d'aubaine, à la menace que firent les gardes nationaux et les charretiers de nous abandonner au hasard dans la rue, faisant ainsi retomber sur le portier tous les dangers dont notre évasion menaçait la République, la porte tourna bruyamment sur ses gonds; nous entrâmes dans une vaste cour, encombrée de pierres et de charpentes. La nuit était profonde, l'enceinte obscure; les conducteurs accrochèrent plusieurs fois, faillirent nous verser, nous mirent à terre, ainsi que nos effets, nous accablèrent d'injures, nous demandèrent pourboire, plaignirent leurs chevaux, nous envoyèrent mille fois au diable, et se battirent avec le portier pour sortir.

« Cependant à droite, à peu de distance de nous, une porte bâtarde s'ouvre avec fracas; un nègre bien vêtu descend lestement, s'avance, nous éclaire, nous aide à monter un escalier extérieur roide, sans rampe, à moitié achevé, et nous fait asseoir dans un vestibule nouvellement peint. »

*Au Plessis.*

Vers deux heures du matin, le concierge, en robe de chambre de piqué blanc, un madras artistement



arrangé sur la tête, arriva dans la salle, nous regarda fort attentivement l'une après l'autre, nous passant une lanterne sous le nez, et disant d'un air patelin : « Allons, soyez tranquilles, mes belles; vous acheverez la nuit ici, on m'a trompé, je le vois; vous paraissez, pour la plupart, des femmes bien nées, je m'y connais! »

« Il nous quitta; les geôliers nous apportèrent en jurant deux seaux; l'un, rempli d'eau, s'épancha presque entièrement sur le carreau, et le guichetier nous dit dédaigneusement : « Buvez, puisque vous avez soif; on ne refuse ici de l'eau à qui que ce soit. Mais ces maudites femmes, ça ne boit que de l'eau; ces bons lurons d'hier, c'étaient aussi des prisonniers buvant des liqueurs, nous en donnant; il n'y a rien à faire aujourd'hui, car ces duchesses, ces comtesses, comme notre Haly les nomme, elles font pitié! »

« Ils fermèrent la porte, nous laissèrent dans l'obscurité; les fenêtres n'étaient pas vitrées; le vent était froid et impétueux, nous avions passé trois nuits sans dormir; nos vêtements, trempés par la pluie, contribuaient encore à rendre notre malaise plus insupportable. Nous nous occupâmes néanmoins de dérober à l'œil de nos cupides gardiens les effets précieux que nous possédions; et, lorsque le jour vint à poindre, l'aspect hideux des objets qui frappèrent nos regards nous prouva que nous étions renfermées dans la prison la plus vaste et la plus rigoureuse.

« Nos réduits nouvellement blanchis, les fenêtres à demi murées, les vitrages couverts de plâtre, ainsi que les planchers, les couchettes, les chaises grossières, les matelas de coton provenant des maisons royales, enfin l'ensemble et les détails donnaient à cette prison l'aspect le plus bizarre. Le ci-devant collège du Plessis, réuni à celui de Louis-le-Grand, formait, sous le nom du premier, la plus vaste prison de l'Europe.

« Pendant les trois premières semaines nous n'eûmes nulle communication avec les prisonnières qui habitaient l'étage inférieur; aucun guichet ne nous en séparait, mais la plupart d'entre nous se flattant encore d'être d'un moment à l'autre transférées au Luxembourg ou ailleurs, savait un gré infini à Grandpré de nous tenir éloignées des prévenues de conspiration, et même quelques-unes nous parlaient avec effroi, mépris, éloignement, de ce genre de prisonniers. Cette idée absurde soutint assez longtemps le courage de notre petite troupe, dont le plus grand nombre rédigeait, signait, envoyait journellement des pétitions, soit à Fouquier-Tinville, soit au comité de sûreté générale. J'en redoutais le résultat; mais heureusement les geôliers auxquels ces dames le confiaient, même en notre présence, et l'un d'eux m'ayant souvent vue chez la duchesse de Narbonne, son ancienne maîtresse, me dit confidentiellement : « Si vous continuez à pétitionner, vous ne passerez pas la semaine, car l'accusateur public, Haly et nous, en sommes fatigués. »

« En effet, déclinant sans cesse la juridiction du tribunal révolutionnaire, nous devions irriter Fouquier-Tinville, qui débarrassait promptement, et lui et les concierges et les gardiens, de tout prisonnier devenu importun.

« Nous cessâmes donc cette écriture, et bien nous en prit; d'ailleurs, les communications clandestines au dehors étaient plus faciles qu'à Chantilly. Les geôliers se prêtaient volontiers à porter des lettres, à faire de petits achats; s'arrangeaient de telle sorte avec leurs camarades des autres maisons d'arrêts, que plusieurs d'entre nous, ayant leurs maris ou leurs frères, soit au Luxembourg, soit aux Madelonnettes, en recevaient journellement des nouvelles.

« Peu à peu nous perdîmes la faculté de nous faire apporter à manger du dehors. Le *maximum* rendait les vivres chers, rares et mauvais. Les gardiens s'ennuyaient de ces allées et venues continuelles; et bien que chaque cruche d'eau qu'ils nous apportaient leur fût très-largement payée, ils refusaient assez souvent de nous en monter.

« Haly avait donné aux nombreux corridors de la prison les dénominations les plus bizarres; ceux qu'habitaient les femmes se nommaient corridors

des Grâces, corridors des Parques; ceux des hommes portaient les noms de Brutus, de Scévola, etc.

« Ce corridor des Grâces, qui servait de dégagement à nos réduits, avait trente-cinq pieds de long sur trois et demi de large; logées deux à deux dans chaque cellule, nos lits se touchaient; l'espace vacant était si borné que, pour placer une chaise, il fallait tenir la porte ouverte. Cependant, durant six semaines, il fut notre seule promenade; nous le parcourions successivement à heure fixe, pendant un certain laps de temps; et, malgré les soins multipliés que nous prenions, soit en y jetant du vinaigre, soit y brûlant du genièvre, il devint bientôt infect et putride. Les maçons travaillaient sans cesse dans nos chambres; ils muraient ou démurèrent nos fenêtres, renversaient par malice ou maladresse du pâtre sur nos meubles, et nous assourdisaient par d'atroces chansons.

« Les nombreux mois que j'ai passés en prison ont plus avancé mon étude favorite, la connaissance du cœur humain, que ne l'aurait pu faire la plus longue vie, car, dans cette demeure, je voyais moralement les individus comme la nature les créa, ou tels que les distinctions sociales les avaient modifiés. Vices, vertus, bons ou mauvais penchants, préjugés, mœurs, coutumes, croyances, opinions, s'y montraient sans contrainte, sans restriction. J'habitais familièrement avec les femmes les plus distinguées; je logeais porte à porte avec cinq criieuses des rues, et, soit que j'entrasse dans mon réduit, soit que j'en sortisse, elles m'arrêtaient, me débitaient leurs grossières apostrophes; et pour leur échapper si je leur donnais quelque argent, elles achevaient à l'instant même du Cognac, et devenaient d'autant plus bruyantes. Ces créatures éhontées que produit seul ce Paris si renommé par l'élégance de ses mœurs, offrent dans toute leur personne les traces de la dégradation la plus hideuse, celles-là cependant portaient le royalisme à l'excès. Grand Dieu, où allait-il se nicher! Leurs chansons, leurs toasts étaient constamment entremêlés des cris de *Vive le roi!*

« Ces sonores exclamations désolaient les geôliers; et, sans réussir à leur imposer silence, ils menaçaient ou frappaient journellement ces ivrognesses. Cette manière libre, exaltée, téméraire de révéler ses sentiments au risque de périr sur l'heure, préférant ainsi la mort à la contrainte, indique une sorte de grandeur d'âme, une indépendance sauvage, qui contrastaient étrangement avec la bassesse, la grossièreté, les habitudes obscènes de mes voisines. Cette énergie qui m'étonnait, qui me plaisait, était, hélas! le résultat journalier d'un excès de boisson joint à la coutume vulgaire de manifester sans retenue toutes leurs sensations. Je leur représentais quelquefois les dangers qu'elles couraient. « Eh bien! ma fille, nous serons guillotonnées; on ne meurt qu'une fois. »

« Les guichetiers, ennuyés de ces vociférations, les dénoncèrent; jugées et condamnées, elles montèrent sur l'échafaud, criant à tue-tête : *Vive le roi!* »

#### Les théophilantropes.

« La dénonciation de Vadier contre Don Gerle causa un étrange vacarme au Plessis. Nous entendîmes pendant la nuit des geôliers qui traînaient dans notre corridor de malheureuses prisonnières; ils les forcèrent à se coucher sur des couvertures jetées sur le carreau; ces femmes avaient été horriblement maltraitées. Les verroux ouverts, le matin suivant, nous cherchâmes avec empressement ces nouvelles arrivées, espérant leur porter secours. Nous les trouvâmes tranquillement assises dans la chambre des gardiens, et groupées autour d'une vieille fille, sèche, pâle, silencieuse, meurtrie de la tête aux pieds; les geôliers l'avaient traînée de la cour jusqu'à notre sixième étage, sans que la moindre pitié ni la résignation de leur victime les eût émus. Un tremblement involontaire et de nombreuses plaies attestaient ses souffrances; elle ne se plaignait pas, elle encourageait ses compagnes en leur serrant affectueusement la main; celles-ci la regardaient avec attendrissement et respect. Nous leur offrîmes, suivant notre usage, un repas frugal qu'elles acceptèrent d'autant plus

volontiers que depuis trente heures elles étaient à jeun.

« Elles nous répondaient par oui ou par non, et nous témoignaient en toute rencontre la plus parfaite indifférence. Cependant une grosse paysanne de leur troupe, moins bien stylée, ou plus communicative, s'exprima en notre présence avec une telle vivacité, une irrévérence si choquante sur le culte, sur les couvents, sur les prêtres, que nous nous en étonnâmes. « Elle ne croit pas à ces momeries, dit la paysanne en nous désignant la vieille fille; mais elle connaît le passé, le présent et l'avenir. » Toutes, et même une jeune et jolie personne, fraîche comme la rose, dont elle portait le nom, paraissaient haïr également et les révolutionnaires et les royalistes; les opinions politiques et religieuses de ces femmes étaient d'une nature particulière, et constamment enveloppées de formes mystérieuses.

Haly traita cette Catherine Théos, si connue alors sous le nom de la *Mère de Dieu*, avec plus d'égards que n'en montrèrent les geôliers. Il plaça ces sectaires dans le bâtiment dit de la *Police*; elles y vécurent isolées, mais à leur gré, pratiquant en commun une sorte de culte, parlant comme des sibylles, en termes concis, ambigus et prophétiques. En prairial, une d'elles me dit : « Dans deux mois, nous ne serons plus ici! — Je le crois, répondis-je. — Fouquier-Tinville abrégera notre captivité. » Elle me prit la main, ajoutant : « Lvi, son tribunal, les jurés, les juges n'existeront plus! Tout changera en France! — Le trône sera donc rétabli? — Non. — Les étrangers s'empareront du royaume? — Ni l'un ni l'autre. »

« Lorsque ce mot *roi* venait à être prononcé, on apercevait dans leurs traits une sorte de contraction. Le culte catholique romain excitait en elles la même répugnance; cependant, trois fois par jour ces femmes priaient en commun; et prophétiser était une manie tellement inhérente en Catherine Théos, que, d'un ton sentencieux et exalté, elle débitait journellement à Haly, au cuisinier, au marchand de vin, et même aux guichetiers, ses innombrables prédictions. Ils la maltrattaient, semoquaient d'elle; sa patience, à toute épreuve, ne pouvait être vaincue, ni sa fureur prophétique restreinte. « Je ne périrai pas sur un échafaud, comme vous l'espérez sans doute; un événement qui jettera l'épouvante dans Paris annoncera ma mort! » Et ceux-ci riaient. « Voilà une belle péronnelle, répliquèrent-ils, pour faire tant de bruit en disparaissant! »

« Le chartreux Don Gerle et un grand nombre de ses affidés, hommes et femmes, furent arrêtés et amenés de suite au Plessis. Vadier, membre du comité de sûreté générale, les dénonça à la Convention comme une société fanatique et liberticide, présidée par un moine et une vieille folle se faisant appeler la mère de Dieu, tous deux travaillant de concert à renverser la République. Le nombre et le fanatisme de ces soi-disant illuminés m'étonnèrent. Une de ces femmes-là, ci-devant servante, me dit un jour « Si Catherine Théos m'ordonnait de vous tuer ou de me tuer, j'obéirais à l'instant. » Je souriais. Elle s'empara vivement d'un couteau oublié sur ma table et me poursuivit. Je fus heureusement plus leste qu'elle. »

LORÉDAN LARCHÉY.

(La suite au prochain numéro.)

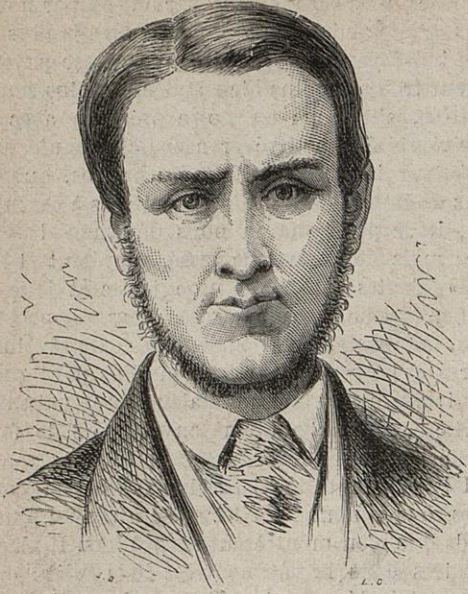
## M. ED. DE SAISSET

LIEUTENANT DE VAISSEAU

« Encore un deuil, encore une mort ajoutée à toutes ces morts glorieuses, à ce long martyrologe du siège de Paris. Chaque jour, officiers et matelots tombent côte à côte, unis dans la mort comme ils le sont dans le devoir, par une étroite solidarité de périls et d'honneur. Ils tombent, et la France reconnaissante recueille leurs noms pour les honorer dans l'histoire de cette lutte suprême.

» Adieu! jeune et généreuse victime d'une cause





M. EDGARD SISSET,  
tué au fort de Montrouge par un obus,

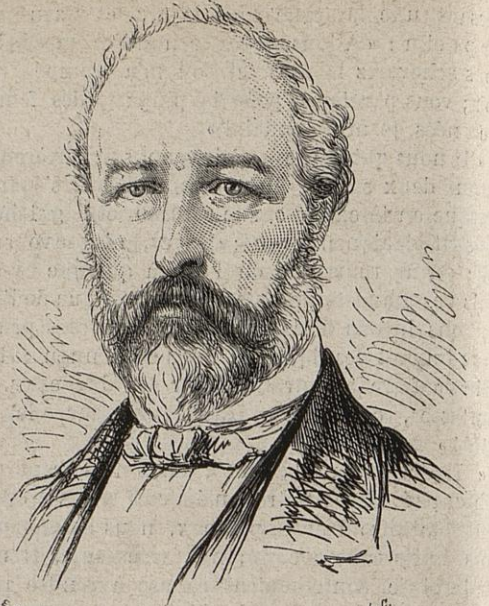
« juste et sainte. Dieu a des miséricordes infinies  
« pour le défenseur du pays qui tombe sur le champ  
« de bataille. Déjà il vous a recueilli dans son sein;  
« implorez pour le salut de la patrie sa bonté et sa  
« justice. »

Telles sont les paroles prononcées par l'amiral Touckerd sur la tombe du lieutenant de vaisseau Edgard de Sisset, tué le 16 janvier 1871 au fort de Montrouge, à vingt-quatre ans, après six années du grade d'officier, dont cinq passées à la mer.

Ces paroles nous semblent être le meilleur texte à offrir à nos lecteurs en même temps que l'image du brave officier, fils unique de l'amiral de Sisset.

Nous y ajoutons seulement nos vœux pour que l'amiral Sisset, aux élections de ce jour, devienne l'un des représentants à l'assemblée nationale à qui incombera plus spécialement la défense de notre marine militaire, si la Prusse osait en faire un des objets de sa convoitise.

MAC VERNOLL.



M. DE CORIOLIS D'ESPINOUSSE,  
volontaire du 15<sup>e</sup> bataillon, tué à Buzenval.



AFFAIRE DU 19 JANVIER. — Prise de la redoute de Montretout par les bataillons de la garde nationale de marche et les francs-tireurs des Ternes.  
(Dessin de M. Darjou, croquis de M. Deloye.)

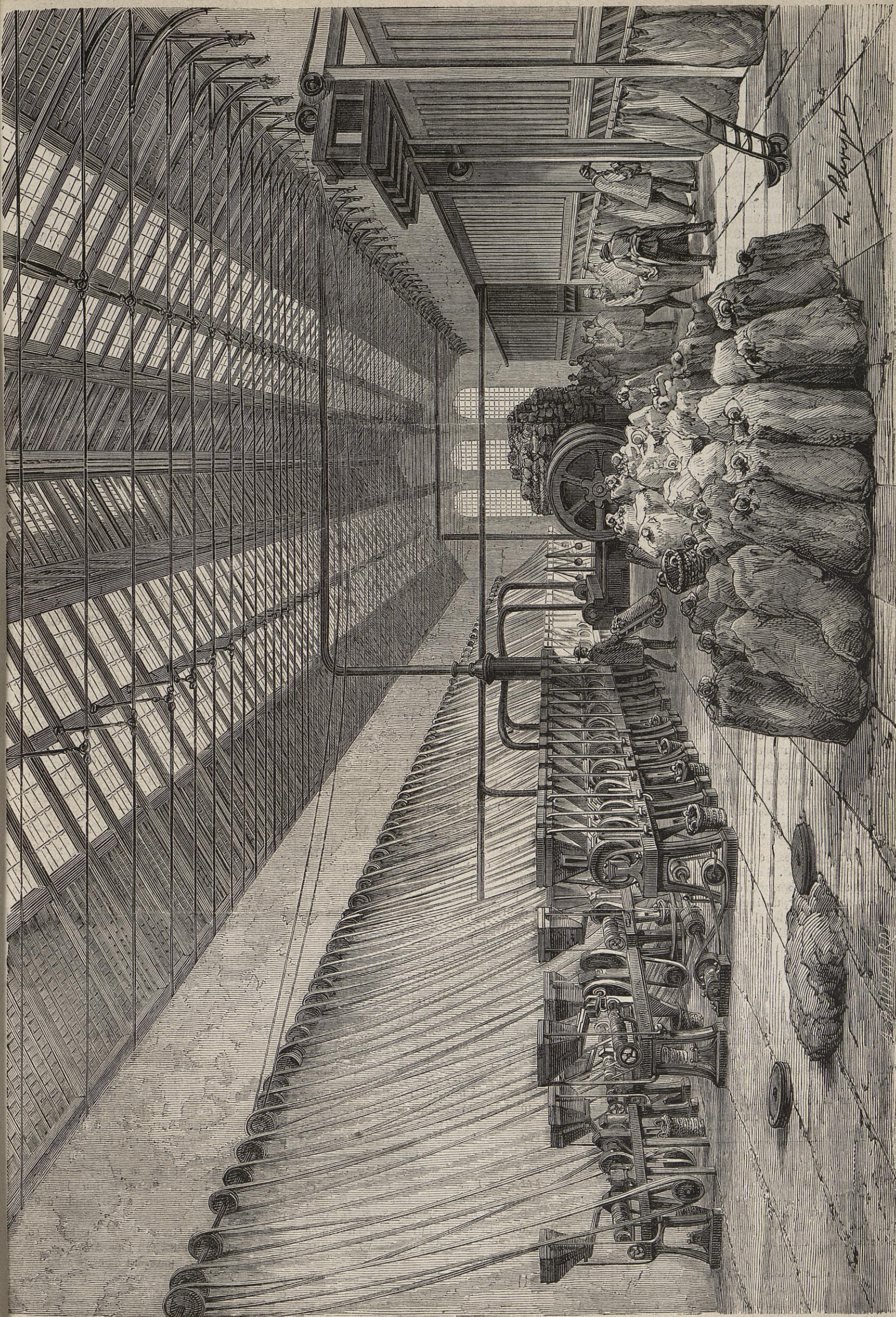


LE BOMBARDEMENT. — Aspect de l'un des caveaux des sénateurs de l'Empire.



Aspect des caveaux vides du Panthéon.





L'ALIMENTATION DE PARIS. — La minoterie de la maison Caill. — (Dessin d'après nature de M. Clerget.)



## M. DE CORIOLIS

Les obsèques du marquis de Coriolis d'Espinoise, tué au combat de Buzenval, dans les rangs des volontaires de la garde nationale du 15<sup>e</sup> bataillon, ont été célébrées au milieu d'un immense concours d'amis et de camarades. L'amiral de Montagnac, le colonel de Narcillac, les officiers supérieurs de l'état-major, les membres du Cercle agricole, qu'il présidait, suivaient le deuil, mené par le frère et le neveu de M. de Coriolis, accompagnés de son plus intime ami, le comte de Saint-Aignan.

Le marquis de Coriolis était né en 1804. Elève de Saint-Cyr, il avait, avant 1830, pris part, comme officier du 35<sup>e</sup> de ligne, aux campagnes d'Espagne, de Grèce, d'Alger. Il avait alors donné sa démission, accepté de briser sa carrière et enseveli volontairement sa vie dans l'honneur sans tache de son premier serment. La fidélité fut la passion de son âme, car nul ne fut plus fidèle à ses convictions, à Dieu, à la France, à ses amis. Les Anglais enferment toutes ces qualités dans le beau nom de *loyauté*. Le marquis de Coriolis était un homme loyal. Il semble que la Providence ait voulu le récompenser d'avoir si bien honoré sa jeunesse en le conservant toujours jeune. A l'âge de 67 ans, il était fort, actif, gai comme à 30 ans. Comme on aimait à le voir entrer avec sa grosse tête barbue, sa démarche solide, son fin regard et sa franche poignée de main ! Cet homme, volontairement inutile, était utile à tous, à la politique, dont il a si souvent aidé à aplanir les difficultés par son esprit conciliant, à la bonne société, qui le recherchait et le consultait, aux pauvres gens, dont il était, quoique pauvre lui-même, le bienfaiteur infatigable, à ses amis surtout, qui ne pourront jamais se consoler de ne l'avoir pas revu. Le devoir l'avait ramené à Paris, parce que la patrie allait y livrer son plus rude combat. On votait : il fut des plus actifs à soutenir les bonnes listes pour l'élection des maires. On donnait, il se fit quêteur à domicile. On se battait, il s'enrôla dans la garde nationale, et s'il eût été le maître, il serait rentré dans les rangs du 35<sup>e</sup> de ligne. Quand la garde nationale fut conduite au feu, il marcha en avant, près du parc de Boispréau, à côté de la Malmaison, et là, deux balles, le frappèrent, l'une à la tête, l'autre au cœur, toutes les deux en face et au bon endroit. Quelle noble vie et quelle noble mort pour récompense !

Le marquis de Coriolis restera un type et un exemple. Il était vieux, et il a donné l'exemple aux jeunes gens, auxquels il aurait volontiers répété :

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien.

Il était de grande naissance, et il est mort simple citoyen et simple soldat. Il était légitimiste inébranlable, mais aimé des hommes des partis les plus divers, et quand la République a tenu le drapeau dans la guerre nationale, il a suivi le drapeau. Il était de ce faubourg Saint-Germain, que les Prussiens couvrent de bombes et les Bellevillois d'injures, et il a montré aux prétendus maîtres de l'avenir ce que vaut la vieille France. Il était, de plus, et sans le montrer, un ami passionné des arts et de la littérature, et un solide chrétien. Un pays qui renferme un grand nombre de tels citoyens n'est jamais complètement perdu. Après de tombes comme celle du marquis de Coriolis et de tant d'autres, morts bravement dans ces jours de ténèbres sanglantes, on pleure, mais on espère; on est bien triste, mais on se sent fier.

(Le Français.)

AUGUSTIN COCHIN.

Dans notre numéro du 28 janvier, page 53, se trouvait un dessin représentant un épisode du combat de Buzenval. Au-dessous de ce dessin, on lisait la légende suivante :

Affaire du 19 janvier : Les 90<sup>e</sup> et 160<sup>e</sup> bataillons de gardes nationaux de marche s'emparent des hauteurs de Buzenval.

Or, l'auteur du croquis, M. Harant, nous avait adressé en même temps que son dessin une lettre, à la fin de laquelle il disait : « Vous pouvez intituler mon dessin : *Reprise du mur de la Malmaison*

par les volontaires de Montrouge. Le Monde illustré a publié cette lettre.

Nous allions rectifier l'erreur de notre légende et rendre aux volontaires ce que nous avions attribué aux 90<sup>e</sup> et 160<sup>e</sup> bataillons, lorsqu'une nouvelle lettre nous arrive.

La voici :

Paris, le 2 février 1871.

« Monsieur le directeur du *Monde illustré*,

« Dans votre numéro du 28 janvier dernier, nous trouvons un article signé : Harant, capitaine-major aux volontaires de Montrouge.

« Nous vous prions de vouloir bien le rectifier de la manière suivante :

« Le 53<sup>e</sup> régiment de Paris, composé des 90<sup>e</sup>, 160<sup>e</sup> et 161<sup>e</sup> bataillons de marche et des volontaires de Montrouge, est arrivé à Rueil dans l'ordre suivant :

« 1<sup>o</sup> 161<sup>e</sup> bataillon;

« 2<sup>o</sup> 160<sup>e</sup> —

« 3<sup>o</sup> 90<sup>e</sup> —

« 4<sup>o</sup> Volontaires de Montrouge.

« C'est le 161<sup>e</sup> bataillon qui a reçu du général Rogort l'ordre de marcher le premier et c'est lui qui a pris le premier possession de la maison située au delà du parc de Boispréault en faisant faire une brèche au mur du parc par les soldats du génie.

« Le 161<sup>e</sup> bataillon a conservé cette position depuis onze heures et demie du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, heure à laquelle il a été relevé par le 160<sup>e</sup> bataillon.

« C'est alors que le 161<sup>e</sup>, toujours d'après l'ordre du général, s'est replié pour prendre position dans le jardin du maire de Rueil, où il est resté jusqu'à dix heures et demie du soir.

« Ont signé pour tous les officiers :

DENAX,  
Chef de bataillon.

CH. BOUVRET,  
Capitaine, 3<sup>e</sup> comp., 161<sup>e</sup> bat.

H. DEBUSCHER,  
Chirurgien-major.

Entre ces versions, le public jugera. Nous nous bornons à mettre sous ses yeux l'exposé des causes.

## SCÈNES DE LA VIE DE SIÈGE

PARIS LA NUIT.

Les plus noires eaux-fortes de Rembrandt pourraient seules donner une idée de l'aspect de Paris la nuit, à l'époque où nous sommes. Imaginez une immense tache d'encre, un fond de ténèbres envahissant les places, bouchant les rues, grimant aux murs. Ainsi se représente-t-on les villes au moyen-âge, après l'heure du couvre-feu. J'ai vu des passants regagner leur logis, un falot à la main, comme cela ne se pratique plus, même dans les provinces les plus éloignées.

Je les ai vus, car, pendant le siège, je n'ai pas renoncé à mes habitudes de noctambule. J'ai continué mes flâneries d'après minuit, avec plus d'intérêt qu'autrefois, un intérêt triste et poignant. C'est que le tableau est bien changé. Le temps n'est plus où les vitres des restaurants flamboyaient, où l'on sortait du théâtre, où l'on se rendait au bal. A présent, Brébant et Peters ferment leurs portes à onze heures et demie; la Maison-d'Or a l'air d'un tombeau.

Reste la rue, — la rue qui, le soir venu, ne reçoit guère d'autre lumière que des fenêtres de ses maisons, comme dans la toile d'Eugène Delacroix : *le Duel de Valentin*, de *Faust*. La rue, mystérieuse et sourde; la rue qu'ont tant aimée Gérard de Nerval, Privat d'Anglemont, Alfred Delvau, — et leur père à tous, Rétif de la Bretonne, qui écrivait en tête de ses *Nuits de Paris* : « Que de choses à voir quand tous les yeux sont fermés. »

Le pauvre homme n'aurait pas vu grand chose par l'éclairage actuel. Le gaz a vécu, l'huile est sur le point de darder sa dernière flammèche... Depuis le 25 novembre, la capitale du monde civilisé (vieux

style) est éclairée au pétrole. Encore doit-elle s'estimer heureuse d'y voir à demi. Elle pouvait être aveugle, elle n'est que borgne. Vingt mille lampes ont été installées du jour au lendemain dans tous les quartiers, même dans les plus pauvres, surtout dans ceux-là. Il fallait éviter qu'on put y crier à l'injustice.

L'organisateur de cet éclairage, M. Fabius Boital, avait déjà, il y a cinq ans, éclairé Moscou par ce système. Je con viens volontiers que ce n'est pas un idéal; mais trouvez mieux par le temps qui court, Le café Foy, le café de Madrid, le café des Variétés s'en contentent et n'en resplendissent pas moins que par le passé. Il y a peut-être là un avenir, perfectible sans doute. Nous marchons de leçons en leçons depuis six mois, d'enseignements en enseignements, de révélations en révélations.

## LES ENTERREMENTS

Que d'enterrements ! Jamais on n'en avait tant rencontré. Ce ne sont à toute heure que de longues files silencieuses, chars sombres semés d'étoiles et traînés par les derniers chevaux maigres échappés à l'alimentation. Les compagnies de la garde nationale, ren dues à de tristes loisirs, ne sont occupées qu'à suivre les convois de leurs chefs, ou même de leurs simples collègues. Au fronton des églises, drapées de deuil, l'alphabet égrène sans relâche ses lettres d'argent. On se croirait revenu aux époques de choléra.

Ce n'est pas seulement de la guerre que l'on meurt. On meurt de tout, de maladie, de misère, de douleur, de folie, de découragement. On meurt pour un oui, ou pour un non. On meurt pour n'avoir plus à vivre, c'est-à-dire pour n'avoir plus à s'affliger ou à s'indigner. Et qui est-ce qui oserait prendre sur soi de blâmer ceux qui se laissent mourir.

Les enterrements les plus humbles sont les plus nombreux, cela va sans dire. Paris est appauvri jusque dans ses familles bourgeoises. Il a à peine de quoi donner au boulanger, il ne lui reste rien pour le fossoyeur. Il se laisse jeter à la fosse commune. Dieu reconnaîtra les siens. Et je ne sais pas de spectacle plus navrant, par ces temps de glace et de neige, que la marche cahotée d'un corbillard suivi d'une demi-douzaine d'hommes et de femmes, pâles, muets, les yeux rouges, les dents serrées, traversant une foule également sinistre, qui se découvre avec un regard de tristesse indéfinie, et dont l'attitude semble dire : — A demain mon tour !

## LE THÉÂTRE DE BORDEAUX.

C'est au Grand-Théâtre de Bordeaux que doit se réunir l'Assemblée nationale. La magnificence extérieure et intérieure de cet édifice est célèbre dans le monde entier. Pourtant ce ne fut pas sans subir de longues luttes, sans endurer d'odieuses tracasseries que l'architecte Louis put le mener à fin. Un jour que Beaumarchais, de passage à Bordeaux, était venu le voir au milieu de ses échaffaudages, Louis lui confia ses chagrins et ses découragements.

— Allons, lui dit en riant l'auteur de *Figaro*, faisant allusion aux appareils de toute sorte qui l'entouraient, allons, en élevant ce théâtre à ta gloire, ne t'attendais-tu pas à être encombré par les grues ?

Malgré cette apparence de plaisanterie, Beaumarchais s'intéressa sérieusement aux projets de son ami, l'aïda de son influence, qui était grande, et de ses conseils, qui étaient bons; ce fut même à cause de Louis que Beaumarchais resta à Bordeaux une partie de l'année 1778; il appliqua son imagination et son activité à la réalisation des fonds nécessaires pour l'achèvement de la salle; — et ce diable d'homme, qui traînait en tous lieux le succès après lui, contribua vivement au triomphe définitif de Louis.

L'ouverture du Grand-Théâtre eut lieu solennellement le 8 avril 1780. On joua *Athalie*.

Cinq genres s'emparèrent de cette salle toute resplendissante : le grand opéra, la tragédie, la comédie, l'opéra comique et le ballet.

Trois ans après l'ouverture du Grand-Théâtre, c'est-à-dire en 1783, il y eut une émeute consi-



dérable, Gaillard et Dorfeuille étaient alors directeurs. Le parterre les demanda un soir, en criant qu'il voulait voir jouer *Castor et Pollux* par un acteur de Paris, alors de séjour à Bordeaux. Méconnaissant le vœu du public, les jurats défendirent aux directeurs de se présenter; ils allèrent même plus loin, et comme on insistait, ils firent baisser la toile sans annonce et éteindre les lumières. Le parterre indigné cria beaucoup; il évacua la salle pourtant, mais la sortie fut si bruyante, que les jurats se crurent obligés de faire enlever un des cabaleurs et de le faire conduire à l'Hôtel-de-Ville dans une voiture escortée du guet à cheval, le sabre nu.

Jusqu'à ce n'était rien, ou du moins c'était peu de chose.

Mais le lendemain, les têtes avaient fermenté. On se rendit en foule au Grand-Théâtre, avec la résolution de ne point laisser jouer avant qu'on n'eût rendu à la liberté le jeune homme arrêté la veille, et que les directeurs n'eussent venus eux-mêmes présenter des excuses.

Les jurats avaient prévu ces dispositions et répandu en conséquence dans le parterre un grand nombre de *mouches* ou espions; reconnus, ceux-ci furent renversés et foulés aux pieds. Des valets de ville survinrent, et, le sabre au bras, tombèrent sur la jeunesse.

Un cri général d'indignation partit des loges, des balcons et du parquet. « Tue! tue! » exclamait-on de tous côtés; ces mots ranimèrent les jeunes gens, et la soldatesque est repoussée. Mais ce triomphe ne leur suffit pas: il leur faut la délivrance du prisonnier, ainsi que la punition des directeurs. Dorfeuille le paraît et essaye quelques soumissions; on les rejette. Alors un jeune homme se hausse sur les épaules d'un groupe, et fait défense à tout le monde de revenir au théâtre d'ici à trois mois.

A neuf heures et demie on se sépara; le spectacle n'ayant pas eu lieu, la recette dut être versée dans la caisse de l'hôpital.

Les jours suivants, trois mille personnes au moins, rassemblées sur la place, s'emparaient des avenues du théâtre, les barricadaient, empêchaient les abonnés d'entrer, chassaient la garde bourgeoise, et reconduisaient les femmes avec recommandation de ne plus revenir, si elles ne voulaient s'exposer à être fouettées.

Cette mise en interdiction ne pouvait durer longtemps. Malgré le privilège qu'avait la ville de se garder elle-même, M. de Fumel fit demander des troupes. Deux cents dragons arrivèrent. En outre, le parlement lança ses foudres et ordonna une instruction contre les séditeux. Ces coups d'autorité firent renaître le calme, mais néanmoins on continua à ne pas aller à la comédie, excepté quelques capitaines de navires et quelques étrangers.

En fait de cabale, convenez que celle-ci est une des plus importantes que les annales dramatiques aient eues à constater.

En juin 1793, Lays donna douze représentations; mais la municipalité, le considérant comme suspect de modérantisme, l'empêcha de continuer. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après Thermidor, ce même voyage fut reproché à Lays, et qu'à Paris on l'accusa de s'être rendu à Bordeaux avec une mission du comité de salut public.

Pendant quelques années les représentations furent plus orangeuses que jamais; elles devinrent même sanglantes à l'époque de la réaction thermidorienne. Au commencement de 1795, l'acteur Compain fut massacré en plein théâtre. Il avait paru un instant au spectacle du Lycée des Arts, à Paris.

La réaction n'épargna pas les femmes. Madame Louise Fusil, engagée pendant cette même année pour remplir le Dugazon, a raconté dans ses *Souvenirs* la scène dont elle faillit être victime:

« Je jouais *la Pauvre femme*, opéra royaliste de Marsollier. Au moment où je m'écrie: *La terreur ne reviendra jamais, j'en prends à témoin tous mes concitoyens!* on applaudit avec fureur et l'on cria *bis*. Je répétai avec un très-grand plaisir, et m'avançant sur la scène, je dis avec beaucoup d'énergie: *Non, la terreur ne reviendra jamais!* A peine avais-je terminé cette phrase, qu'on me lança une pièce de monnaie en cuivre, appelée *monneron*, et presque

aussi grosse qu'un écu de cinq francs; elle me tomba sur la poitrine et me fit perdre l'équilibre. Fort heureusement j'avais un fichu très-épais; mais si je l'eusse reçu à la tête, j'étais tué. On ne peut se faire une idée des vociférations et du tumulte que cela occasionna; si l'on eût trouvé celui qui avait jeté ce *monneron*, il eût été écharpé. J'en éprouvai cependant beaucoup moins de mal qu'on ne pouvait le craindre ou qu'on l'avait espéré. On rejeta cette pièce le lendemain, et l'on peut penser combien je fus applaudi; mais lorsque je redisais les mêmes phrases, je jetais involontairement un coup d'œil fugitif vers l'endroit d'où était parti le projectile. « N'ayez pas peur! me criait-on; ils ne s'en aviseront pas! » En effet, tout se passa sans opposition. On rejeta plusieurs fois cette pièce, et chaque soir j'étais accompagnée par une foule de jeunes gens qui mesuivaient jusque chez moi, dans la crainte qu'il ne m'arrivât malheur. M. Brochon, ami de Barbaroux et de M. Ravez, me reconduisit pendant longtemps. C'était un avocat d'autant plus estimé à Bordeaux qu'il avait été le défenseur officieux de plusieurs accusés dans un temps où cette noble mission n'était pas sans danger. »

Avec l'Empire revinrent les belles soirées du Grand-Théâtre. Elles se sont continuées jusqu'à nos jours. — Un autre spectacle va s'y produire maintenant.....

CHARLES MONSELET.

### CHRONIQUE MUSICALE

Notre collaborateur Albert de Lasalle, étant indisposé, ne pourra de quelque temps reprendre la suite de ses chroniques musicales.

### PERCEMENT DU MONT CENIS

Au milieu de nos douloureuses préoccupations, la nouvelle du percement du Mont-Cenis a passé pour ainsi dire inaperçue: l'événement est cependant tellement important qu'il convient de lui consacrer quelques lignes.

A l'époque exacte précitée, cette œuvre immense, qui restera à travers les siècles comme l'un des monuments impérissables des temps modernes, a été menée à bonne fin. Conquête pacifique de l'homme sur la nature, bien autrement glorieuse que les victoires qui font couronner de lauriers sanglants des soldats vainqueurs; barrière qui s'élevait entre deux nations sœurs, et qui est tombée comme par enchantement sous les efforts de la science!

Ce serait maintenant le moment de s'écrier: « Les Alpes sont forcées! » avec plus de vérité que n'ont pu le faire jadis, à tant de siècles de distance, Annibal et Napoléon. Les Alpes sont forcées, oui! mais par la paix et pour la paix! Désormais, les vallées fertiles qu'arrose le Rhône s'ouvrent de plain-pied sur les admirables plaines du Pô.

Notre ami et collaborateur de Parville écrivait, le 28 décembre 1862, — il y a huit ans par conséquent, — les lignes suivantes, que j'extraits de son remarquable article sur le tunnel des Alpes, et publié à la fin du tome second des *Causeries scientifiques*:

« L'avancement actuel de 3 mètres 80 par vingt-quatre heures sera porté prochainement à 5 mètres 60, et même à 6 mètres. Dans ces conditions de fonctionnement, et si une difficulté imprévue ne survient tout à coup, le percement sera terminé en 1870. »

Combien cette date semblait alors lointaine! Et combien le calcul des ingénieurs a été précis et mathématique! Car c'est dans les derniers jours de décembre que les deux tronçons du tunnel ont été mis en communication, à l'aide d'un trou de mine qui assurait la confirmation expérimentale des mesures géodésiques. Cet événement si heureux, attristé par nos malheurs, a été célébré par une inauguration presque entièrement italienne.

La France avait donné généreusement la plus large part des capitaux nécessaires à cette œuvre gigantesque; si elle n'a pu célébrer, comme elle l'aurait voulu, cette fête si belle, dans laquelle, au cœur des Alpes, sous les voûtes creusées par l'art

de l'ingénieur, les mains italiennes serraient les mains françaises, c'est qu'elle était debout, tout entière au devoir de rassembler ses enfants, de leur forger des armes, de les pousser en avant contre l'envahisseur! Mais elle n'en a pas moins vu avec un regard plein de fierté, de joie et d'espérance, cet embrassement des deux peuples!

Elle n'a pas manqué d'envoyer à la fête internationale un de ses représentants pour crier aux échos retentissants de cette galerie immense: « Vive la France! vive l'Italie! vive Rome! la ville éternelle, gloire du monde moderne, qui ne cessa jamais d'être le cœur de la patrie française! »

La rupture des deux tronçons français et italien, l'un allant de Modane vers l'Italie, l'autre de Bardonnèche vers la France, s'est effectuée sous la direction du commandeur Grattione, en présence des sommités scientifiques et administratives de l'Italie, accourues par le chemin de fer Victor-Emmanuel à la cérémonie, et en présence du préfet de la Haute-Savoie, des représentants de la presse et de divers invités des deux pays.

Le cortège a été accueilli à l'entrée du tunnel de Bardonnèche, que décoraient les couleurs des deux nations, par le corps des savants ingénieurs qui ont si patiemment et si vaillamment mené à bonne fin ce merveilleux travail. N'oublions pas de les nommer.

Ce sont d'abord M. Sommeiller, l'auteur des admirables machines à forer mécaniquement les trous de mine.

Les Romains avec leurs esclaves, le feu et la pointerolle, eussent employé deux cents ans à ouvrir ce tunnel.

Par nos moyens ordinaires, nous aurions employé quarante ans, à raison de dix-sept mètres par mois; grâce aux machines de M. Sommeiller, on a tout terminé en moins de treize années!

Citons ensuite MM. Colladon, de Genève, et M. Caligny, de l'Institut, qui eurent les premiers l'idée d'appliquer l'air, comprimé par une colonne d'eau, à la perforation et à la ventilation de cette immense galerie souterraine.

Nommons encore à côté d'eux MM. Grandi, Grattione, Borelli et Boni.

L'entrée du tunnel, du côté italien, se trouve dans la vallée du Melzet, à 131 mètres en contre-haut de la sortie du côté de Modane.

Le tunnel ne pénètre point dans le Mont-Cenis, comme on le croit généralement, mais bien dans un fort chaînon latéral, à dentelures aiguës, séparé du Mont-Cenis par le col de la Boue et le val d'Arionda.

Le pic du chaînon a 2,770 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et l'entrée italienne est elle-même à 1,333 mètres au-dessus du même niveau.

La direction de la galerie est de nord 22 degrés ouest: chose curieuse! presque exactement celle de la déclinaison de l'aiguille aimantée. Le creusement s'est effectué d'abord sur 7,000 mètres environ de schistes calcaires, puis 2,000 mètres de calcaires compactes. On dut lutter ensuite contre les épanchements durs et massifs des quartzites, qui constituent le noyau de la montagne. Le tunnel débouche, à travers une grande étendue de terrain anthraciteux, sur l'Arc, rivière française de Modane.

Telle est, à grands traits, la physionomie souterraine de ce canal immense, de plus de 12,000 kilomètres de longueur, creusé dans la roche solide des Alpes. De plus amples détails ne sauraient trouver place ici, mais se lisent dans l'article cité de M. H. de Parville.

A l'entrée du tunnel, le cortège tout entier dut s'arrêter pour changer de costume; il allait, en effet, avoir à supporter pendant un assez long temps une température très-élevée, et cela au cœur de l'hiver; il fallut endosser une légère cote de mineur, avant de se remettre en wagon. A la distance d'environ 1 kilomètre du front de taille, nouvel arrêt du train. Il s'agissait, au milieu d'une atmosphère lourde, mais rendue respirable par les injections puissantes d'air frais qu'envoyaient les machines de M. Sommeiller, et tout ruisselant de sueur, sous une température de 39 degrés, il s'agissait, dis-je, d'aller à pied jusqu'au front de taille, où les trous de mine





L'ALIMENTATION DE PARIS PENDANT LE SIÈGE. — Un coin du marché Saint-Germain. — Boucheries canine et féline. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

qui devaient pulvériser le mur encore debout, — le dernier obstacle, — étaient déjà forés à l'avance.

Après un examen rapide et général, après des poignées de main chaleureuses échangées à travers un orifice partiel préalablement ouvert dans l'épaisseur du mur, on dut revenir sur ses pas. Les trous de mine furent chargés, et, au signal donné, un effroyable roulement de tonnerre, mille fois répercuté par les échos des voûtes sonores, annonçait aux assistants noyés dans un nuage épais de fumée, de poudre et de vapeur la chute de la dernière barrière.

On se figure aisément quels vivats, quels cris de joie, quels embrassements, quels enthousiasmes

célébrèrent l'événement et accueillirent cette salve terrible. On se ruait, au dire des assistants, au milieu des déblais, entre les wagons chargés des décombres, des pierres et des quartiers de rochers, vers la brèche toute noircie de poudre.

Le commandeur Grattione, enjambant les monceaux de matériaux accumulés, passa le premier, aux cris de la foule, qui se précipitait pour le suivre, dans une ivresse et une joie extrêmes!

A l'heure présente, déjà les locomotives sillonnent le tunnel d'un bout à l'autre : à partir du 1<sup>er</sup> février, les voyageurs pourront éviter la montée du Mont-Cenis et circuler, sans arrêt, de France en Italie, et réciproquement. La galerie a 12,259 mètres

de longueur, c'est-à-dire 39 mètres de plus que la projection horizontale calculée.

Il est inutile d'insister sur les conséquences sociales, industrielles, commerciales, politiques de cet immense fait moderne : cette coupure et celle de Suez sont deux événements grandioses, dont, par intuition, on saisit la haute portée,

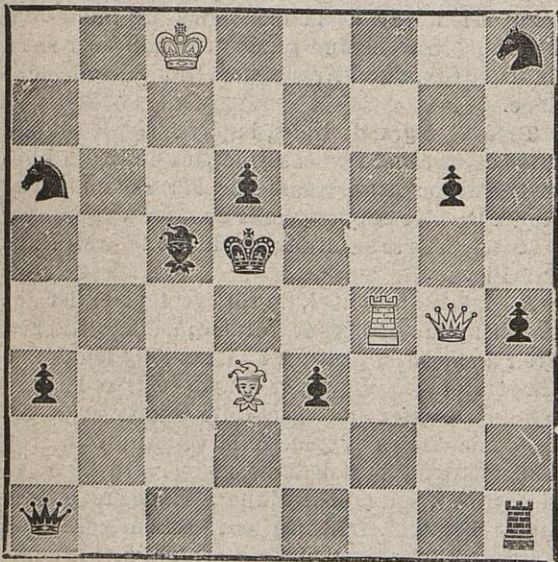
Nous terminerons ces lignes par un vœu que le tunnel des Alpes fait naître presque spontanément. Que l'Espagne, elle aussi, fasse comme sa sœur l'Italie! Qu'elle fasse tomber la barrière des Pyrénées!

M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 360

COMPOSÉ PAR MM. KOHTZ ET KOCKELKORN



Les blancs font mat en trois coups.

LIBRAIRIE DE LA GARDE NATIONALE

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, EDITEUR  
4, place du Théâtre-Français, à Paris.

CODE MANUEL DE LA GARDE NATIONALE, ouvrage publié par le ministère de l'intérieur. Un beau volume in-8°. — Prix franco : 5 francs.

CARNET MEMENTO des officiers et sous-officiers pour 1871. — Prix franco : 1 franc.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU SIÈGE DE PARIS. Jeton de présence exclusivement réservé à toute personne restée à Paris.

Avec gravure de six lettres :

En argent.....	12	»
En bronze.....	1	50
Métal blanc.....	»	75
Simile or.....	»	75

CARTES DE VISITE pour les officiers, sous-officiers et gardes, sur bristol anglais, le cent, 2 fr. 50.

Têtes de lettres imprimées à l'usage des compagnies.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la brochure, 11, rue de Trévise, Paris.

PARIS — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.

ALMANACH DES ASSIÉGÉS

POUR L'ANNÉE 1871

Un charmant volume, illustré de nombreuses gravures d'actualité, et contenant, avec de nombreuses et intéressantes variétés, les renseignements les plus précieux sur l'hygiène et la cuisine en temps de siège, etc.

Prix : 30 centimes.

En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les ballons montés nous ont rendu de bien grands services.